

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE TSAR PRÉSENTE L'ICONE A SES GLORIEUX SOLDATS



Sur l'unique champ de bataille où luttent les Alliés — des plaines de Picardie aux premiers défilés des Carpathes, — les Russes poursuivant avec une inlassable tenacité l'œuvre entreprise si magnifiquement il y a un mois, répondent par leurs succès quotidiens aux quotidiens succès des armées italiennes, anglaises et françaises. Le tsar, grand chef des armées slaves s'est rendu sur plusieurs points du front oriental pour féliciter les troupes qui se sont prosternées devant l'icône tutélaire.

La musique au combat

Tout le monde se rappelle cet épisode de la bataille de Waterloo, que raconte — et comment ! — Victor Hugo dans *Les Misérables*.

Au plateau de Mont-Saint-Jean, les cuirassiers, sabre aux dents, pistolets aux poings, se ruent sur les carrés anglais. « Chaque carré était un volcan attaqué par un nuage », écrit le poète, qui poursuit :

« Le carré extrême de droite, le plus exposé de tous, étant en l'air, fut presque anéanti des premiers chocs. Il était formé du 7^e régiment de highlanders. Le joueur de cornemuse, au centre, pendant qu'on s'exterminait autour de lui, baissant dans une inattention profonde son œil mélancolique plein du reflet des forêts et des lacs, assis sur un tambour, son pibroch sous le bras, jouait les airs de la montagne. Ces Ecossais mouraient en pensant au Ben Lomhian, comme les Grecs en se souvenant d'Argos. Le sabre d'un cuirassier, abattant le pibroch et le bras qui le portait, fit cesser le chant en tuant le chanteur. »

Cette page admirable me revenait à la mémoire, dernièrement, tandis que je lisais la citation à l'ordre du jour décernée au sous-officier Beech et au soldat Vickery, du 7^e bataillon de Seaforth highlanders :

« A un moment critique, ont soutenu le moral des hommes en montant sur le parapet de la tranchée et en jouant de l'harmonica, bien qu'exposés tous les deux à une violente fusillade. »

Ceci prouve simplement que la manière anglaise est restée la même à cent ans d'intervalle !

Ilier encore, un correspondant du *Daily Chronicle* sur le front britannique nous montrait les bataillons anglais se rendant à leur poste de combat. Des hommes chantaient, d'autres jouaient des airs populaires sur l'harmonica, décidément en faveur dans l'armée anglaise.

Tommy Atkins, rêveur, écoute aussi les sons nasillards qu'il tire de l'accordéon... mais l'accordéon convient mieux au repos, aux loisirs du cantonnement. L'harmonica à bouche c'est le fife à la portée de tous, le fife dans le rang, comme une étincelle envolée de la musique et propagée en train. On marche bien vite et longtemps au son de l'humble harmonica.

Mais ils n'en ont pas qu'en Angleterre.

Il y a quelque temps, je recevais la visite d'un mineur du Nord, marié, séparé de sa famille depuis bientôt deux ans. Il venait me remercier de lui avoir donné une marraine qui le comblait de soins. Il passait chez elle ses six jours de permission. Je le retins à déjeuner. Vif, enjoué, la langue et le cœur bien pendus, il ne s'assombrissait un peu qu'au souvenir de sa femme et de ses enfants. Après déjeuner, il me témoigna une dernière fois sa gratitude, mais je voyais qu'il cherchait un moyen de la manifester autrement qu'en paroles et en poignées de mains. Il était déjà dans l'antichambre, où nous l'avions tous accompagnés. Au moment de partir, il se retourna... et se mit à jouer sur l'harmonica, en guise de salutation, je ne sais quel air de fête villageoise ! Après quoi, il nous souhaita le bonsoir et s'en alla. Si nous avions consenti à danser au son de son instrument, je crois bien qu'il eût été le garçon le plus heureux du monde !

« Il en a fait autant à la maison, me dit sa marraine, à qui je rapportais la scène. C'est notre jongleur de Notre-Dame. Il a payé notre hospitalité de la monnaie qu'il a. »

Les hommes de cette trempe sont la providence d'une compagnie. Ils la conduisent au combat, comme les ménestriers de village rythment encore quelquefois le pas aux mariés et aux gens de la noce avant de les faire danser. On n'a pas idée des vertus d'un harmonica aux lèvres d'un soldat qui sait en jouer à propos. Ne jugez pas le musicien sur la mine et la musique sur la son. Tyrtée boitait et louchait. Je crois même qu'il était bossu par surcroît de disgrâce ; et ce Brandon de patriotisme, avec ses chants, transportait les soldats. On ne peut plus sourire du piétre harmonica depuis que des héros l'ont associé à leur gloire. Il n'est pas à l'ordre du jour sans avoir été à la peine. Peut-être une balle l'a-t-elle brisé sur les dents blanches qu'il frotte. Peut-être a-t-elle emporté ensemble le musicien et l'instrument...

Les musiques militaires n'ont plus comme autrefois voix au chapitre, c'est-à-dire à la bataille. L'artillerie lourde couvrirait leur immense murmure. Il n'y a plus de grosse caisse que la sienne. L'acier fait taire les cuivres. Mais on n'empêche pas les soldats de chanter ou de siffler les chansons qu'ils savent, pour se mettre le cœur au ventre. C'est la *Marseillaise*... mais ce peut être aussi bien *Tipperary*. Un air est ce qu'une bouche veut qu'il soit : hymne ou chansonnette. On ne nous dit pas ce qu'exécutaient sur leur harmonica le sous-officier Beech et le soldat Vickery, du bataillon de highlanders.

Si c'était *Tipperary* pourtant !... Quel lustre pour le refrain populaire ! Ne vous récriez pas ! Le plus vulgaire que l'on ait été anobli par la victoire. Les ancêtres de nos poilus se battaient en chantant :

J'aime l'ognon frit à l'huile,
J'aime l'ognon quand il est bon !

La musique de la Garde royale écossaise, avec ses fifres et ses cornemuses, se fera entendre samedi, dans le parc de Versailles, au bénéfice de l'Orphelinat des Arts et des artistes dans la détresse...

Vous qui assisterez à ce concert, fermez les yeux en songeant au joueur de pibroch sabré sur son instrument à Waterloo, tel un artilleur sur sa pièce, et ne considérez pas l'harmonica d'aujourd'hui, qui a fait, lui aussi, ses preuves, comme une cornemuse dégénérée.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'Université envisage en ce moment la création d'une « licence de russe », de même qu'il y a une licence d'allemand et d'anglais. Il faut espérer qu'elle ne passera pas trop de temps à envisager sans faire !

En effet, après la guerre, si notre commerce veut profiter des bonnes dispositions du gouvernement russe à notre égard et entrer en concurrence avec l'Allemagne, rivale difficile à battre parce qu'elle est voisine géographique de la Russie, il faudra que le plus grand nombre possible de Français sachent le russe. Il convient donc de former des professeurs : et « licence » est un abrégé et une certification de licence docendi, « autorisation d'enseigner ». Je ne vois même pas pourquoi on ne constituerait point, par la même occasion, le degré supérieur, « l'agrégation » de langue russe.

En même temps, on a fait appel au concours d'une Russe distinguée possédant à fond les méthodes pédagogiques et qui a professé en langue en Suisse et aux Etats-Unis, pour organiser des cours de russe dans les lycées de filles, et cela est excellent.

Mais cela ne suffira pas, et Mme Sonia Cheftel elle-même, à laquelle je fais allusion, serait enchantée, j'en suis convaincu, de même que les futurs licenciés de russe, de trouver des élèves déjà préparés, déjà dégrossis. Et le moyen en serait bien simple : ce serait de remplacer la fraûlein allemande, qu'on trouvait dans tant de familles avant la guerre, par une bonne d'enfants ou une institutrice russe !

Nous avons nourri assez d'espionnes germaniques ; adressons-nous dorénavant à la nation amie et alliée. Et je serai remarquer qu'en même temps que la russe nos enfants apprendront alors à chanter : la musique populaire slave est la plus belle et la plus riche qui soit au monde.

Pierre Mills.

M. le président du Conseil a certes trop de préoccupations d'un ordre supérieur pour avoir le loisir de suivre l'offensive que la Censure continue à pousser contre certains journaux.

Nous souhaiterions cependant qu'il consacre un bref instant à se faire expliquer l'extraordinaire incohérence dont nous venons encore d'être la victime.

Le fait est d'ailleurs. Un artiste nous avait apporté un dessin, accompagné d'une légende, tous deux fort spirituels. Et, comme de règle, nous avions, avant de les publier, soumis le tout à la Censure, qui nous avait répondu : « Impossible. » Nous étions revenus à la charge deux jours après, car cette interdiction nous semblait peu justifiée. Nouveau refus, aussi formel. Et nous nous étions inclinés.

Or, hier, un de nos confrères publiait ce même dessin et cette même légende. La Censure avait chez lui ce qu'elle venait de condamner — par deux fois ! — chez nous.

Nous avouons ne pas comprendre de telles variations. A moins d'admettre que la Censure, instruite par un proverbe classique (que nos lecteurs connaissent, et qu'ils retrouveront facilement) met tout son soin à éviter qu'on puisse dire « qu'elle ne change jamais. »

Mme Melba, qui est une des plus illustres cantatrices du monde, a trouvé un oiseau rare, une oiseau...

Elle l'a rencontrée à Honolulu, sur la route maritime des Etats-Unis à Melbourne.

Au cours d'une escale, la cantatrice, qui se prome-

nait sous le ciel merveilleux des tropiques, entendit soudain une voix non moins merveilleuse et qui venait d'une hacienda cachée sous la verdure.

Mme Melba fut si émerveillée qu'elle résolut de ne prendre que le bateau suivant afin d'avoir le temps de faire connaissance avec la jeune Havaienne.

Celle-ci n'avait que douze ans et elle était la fille d'une riche famille indigène. Mme Melba décida cette famille à lui confier l'enfant, qu'elle emmena à Melbourne où doit se faire son éducation.

Mme Melba a écrit à ses amis que jamais elle n'a entendu une voix si pure, si enchanteresse, et que la gloire de sa prosélyte éclipsa toutes autres gloires du chant.

Les pays alliés doivent bientôt entendre la jeune Havaienne à la voix merveilleuse et qui chantera au bénéfice d'œuvres de charité.

C'est aussi beau et presque aussi invraisemblable qu'un roman de Pierre Loti.

Avenue du Bois, entre neuf heures moins le quart et dix heures moins le quart, un peu avant la nuit, s'écoule depuis quelques jours une nouvelle « heure élégante de Paris ».

La réforme des cadrons aura motivé cette mode charmante qui maintenant incite les riverains de la grande et noble avenue à la promenade d'après-dîner.

C'est tout simplement exquis pour ceux qui pratiquent ce « ten o'clock » en n'ayant que la peine de descendre de chez eux et de traverser un trottoir, exquis aussi pour le Parisien hâneur qui, venu d'autres quartiers, a la surprise de voir les groupes élégants, leur va-et-vient, les chaises occupées par des dames et des messieurs, enfin le dernier salon où l'on cause... avant d'aller dormir.

Encore quelques jours, et ce rendez-vous de bonne compagnie aura vécu. Il fera nuit à huit heures et demi, à huit heures. Qui veut voir et goûter cet aspect inédit de l'avenue aristocratique doit ne pas trop différer sa visite.

Telle est l'admiration des dames anglaises pour la France qu'elles en sont allées jusqu'à reconstituer la Ferme de Triumton. Elles l'ont installée dans le quartier de Belgrave's Square, et là, au profit d'une bonne œuvre, ces dames ont vendu, en costumes Louis XV, des choux et des carottes.

Ainsi, Mme Arthur Brodrick tenait l'étal des fraises ; la comtesse d'Albemarle, celui des poulets. Lady Maud Cavendish détaillait les paniers de marguerites, et la vicomtesse Bury offrait un coq aux enchères.

La reine passa, entra, marchanda et acheta... une chèvre qui s'était levée à son approche. En souveraine, flattée sans doute, demanda le nom de la bête :

— Joan, lui dit-on.

— Vous serez dorénavant lady Joan, dit la reine.

Et toutes les gazettes de Londres publient la photographie de la biquette faite lady par la reine.

Il paraît, au dire de ceux qui ont assisté à son procès, que durant les audiences Casement souriait sans cesse. Il ne croyait certainement pas à la grande condamnation, témoin cet incident :

L'attorney général, faisant allusion à des cas de haute trahison sous le règne de Richard II, lut :

« Une fois, la sentence fut que le prisonnier serait accroché à la potence jusqu'à ce que mort s'ensuivit... »

Casement rit.

« ... Dans un autre cas, le prisonnier fut seulement décapité... »

— Riez-vous toujours ? demanda l'attorney.

Casement répondit :

— Si vous voulez me faire peur, il faudra employer d'autres moyens. Jusque-là, vous me permettez de rire.

Ce n'est que lorsqu'il entendit la sentence suprême que Casement commença à considérer son affaire avec un peu plus de sérieux...

Un mot de Forain, car il en fait toujours !

Un de ses amis lui racontait la dernière acquisition d'un parvenu, mais d'un parvenu avare :

— Imagine-toi un château immense, quatre aîles, donjon, chapelle, parc, forêt, verger et glacis. Imagine-toi des enfilades de salles, de corridors, d'antichambres... Mais, pour servir, une malheureuse bonne. Personne dans le château, pas de gardes dans la forêt, ni de jardiniers dans le parc, ni d'abbé familier dans la chapelle. Pas même de portier dans cette splendeur...

— Qui, je vois le genre de la maison, interrompit Forain : le patron est venu l'ouvrir en pantoufles...

Lo Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Le scandale de lire

Je lisais, l'autre soir. Tous les communiqués militaires ou diplomatiques avaient été mieux que bons, excellents : la vie semblait moins rude. Par un hasard inouï en cet été pourri, il ne gelait point tout à fait, et l'on pouvait demeurer assis dehors. Je dinais seul au Bois, non loin de quelques roses qui embaumaient encore. Un cognac d'or scintillait en mon verre, et plutôt que de m'empoisonner les yeux par la vue des dames aux chapeaux dérisoires et des neutres sans vertu qui m'entouraient, j'avais ouvert mon livre et, avec gourmandise, avec délices, je lisais.

Vint à passer ma cousine Charlotte. Elle me regarda sans bienveillance et s'approchant de moi :

— Comment ?... Comment ?... Vous lisez ?

C'est de ce même ton qu'elle m'eût demandé : « Quoi ! vous vous mettez en pyjama pour dîner au restaurant, maintenant ?... » Ou bien encore : « Voilà qu'à présent vous allez vous promener en voiture à l'âne au milieu de l'avenue des Champs-Élysées ?... »

Un peu troublé, je lui répondis qu'en effet j'avais cru pouvoir, me trouvant seul, ouvrir ce livre... Mais elle, alors, de plus en plus sévère :

— Et qu'est-ce que ce bouquin ?

— Un roman.

— Un roman, en vérité, par le temps qui court !... C'est là une belle lecture de guerre ; mes compliments... Le titre de ce roman ? Je serais curieuse de connaître ainsi le sujet de vos méditations.

— Mon Dieu, Charlotte, ce n'est pas du tout un livre de guerre, je vous l'avoue. Ce serait plutôt... oui... ce serait un moderne conte de fées, ou mieux encore, un conte d'une fée, que les Grâces environnent. Cela se nomme *Jeune Fille*, et c'est signé Gérard d'Houville. Il n'y a rien de si touchant, ni de si délicieux que l'aventure étrangement délicate de cette fine petite personne : et que de charme, que d'esprit, quelle secrète et douce malice, surtout que de tendresse ! Quant à la guerre, évidemment, il n'en est pas question dans ces pages caressantes... Que voulez-vous ? De temps à autre, on se défend, et quand les communiqués sont tous lus et relus, quand ils sont bons, comme ce soir... Bref, j'ai cru pouvoir m'accorder le plaisir de ce livre si savoureux : j'ai pris un petit congé, enfin... Ai-je donc eu tort ?

Je n'en menais pas large, comme on dit. Non sans raison, car ma cousine me répondit :

— Cela vous regarde, mon cher. Quant à moi, je ne saurais m'intéresser en ce moment à rien, sinon à l'offensive. Celle-ci sera-t-elle une percée ou une lente pesée ? Puis, aurons-nous bientôt un second, un troisième comité secret ? Les deux premiers ont fait four, il n'y a pas à le nier. Nos réserves sont-elles suffisantes ? Les Anglais ont-ils assez d'artillerie lourde ?... Voilà quels sont mes soucis. Vraiment, j'admire que vous puissiez lire des romans, vous !

Oh ! ce « vous » !... Je me sentis dérasé.

Toutefois, j'eus ma revanche : le surlendemain, en effet, ayant pénétré chez ma cousine Charlotte sans être annoncé, comme il m'arrive souvent, je la trouvai à son tour qui lisait. Je m'avançai sur la pointe du pied jusqu'à la surprendre, et ne craignis point de regarder par-dessus son épaule, avec une rare indiscretion... Or, savez-vous quel livre la captivait si fort ? C'était *Jeune Fille*, tout bonnement.

En m'apercevant, elle ferma brusquement le volume et tenta de le dissimuler sous des coussins... J'ai fait semblant de ne pas rien.

Marcel Boulenger.

Un officier autrichien comme il n'y en a pas beaucoup !

« Dans la région du Monte Interrotto, le lieutenant Keiser avec une patrouille de six hommes a ramené deux cents soixante-six Italiens prisonniers, dont quatre officiers. »

Si incroyable que cela paraisse, cette nouvelle ahurissante est empruntée au communiqué officiel autrichien du 4 juillet.

Et l'on pense, en souriant, à l'anecdote fameuse :

— Mon capitaine, crie un soldat, j'ai fait un prisonnier.

— Bien, mon garçon, répond le capitaine : amène-le.

Et le soldat de répondre :

— Je ne peux pas, mon capitaine : il me tient !

Notre offensive progresse encore sur les deux rives de la Somme

Nous occupons la deuxième position allemande sur dix kilomètres

NOS ALLIÉS ANGLAIS GAGNENT DU TERRAIN ENTRE LA SOMME ET L'ANCRE

Après vingt-quatre heures de répit employées par nous à organiser le terrain conquis, par l'ennemi à se retrancher sur le terrain où il venait d'être refoulé, notre offensive a repris sur la rive droite de la Somme et a remporté un nouveau succès, en enlevant les tranchées allemandes qui couvraient le village de Hem, puis ce village lui-même, ainsi que la ferme de Monacu située à 500 mètres à l'est.

Sur la rive gauche de la rivière, nos progrès ont continué. Nous avons atteint, à treize cents mètres à l'est de Buscourt, la ferme de Sormont et occupé sur une longueur de cinq kilomètres tout le terrain au sud, jusqu'à la cote 63 située sur la route de Flaucourt à Barleux, à cinq cents mètres à peine de ce dernier village. C'est un plateau coupé de petits bois (bois Léon, bois Achille, bois Meudon, bois de Belloy), qui domine d'une trentaine de mètres la vallée de la Somme.

Notre ligne s'infléchit ensuite au sud-ouest en passant aux lisières orientales du village de Belloy, où nous avons repoussé de violentes contre-attaques, puis à celles du village d'Estrées, dont nous avons achevé la conquête hier. La deuxième position allemande est ici en notre pouvoir sur une longueur de 10 kilomètres.

L'ennemi doit, en ce moment, organiser en toute hâte le village de Barleux et surtout celui de Biaches, sur la Somme, tête de pont tout indiquée devant Péronne. Ces obstacles n'ont rien pour nous d'imprévu, et nous saurons prendre les mesures nécessaires pour les réduire progressivement.

Dès maintenant nous tenons sous notre feu les voies ferrées et les routes qui mènent de Péronne vers Maricourt, sur la rive droite de la Somme ; de Péronne vers Chaulnes, au sud.



C'est là un avantage précieux pour le développement futur des opérations.

Plus au nord, nos alliés anglais ont repris le combat avec la noble ténacité qui est une de leurs vertus nationales et leur a valu le succès final en toutes leurs entreprises. Ils ont repoussé les contre-attaques de l'ennemi sur leurs nouvelles positions et gagné du terrain vers Thiépyval, sur la rive gauche de l'Ancre.

Ainsi la situation, sur l'ensemble du front d'attaque, demeure entièrement favorable et on peut conjecturer qu'après une certaine période de temps les progrès, plus lents en certains secteurs, plus rapides en d'autres, seront devenus sensiblement égaux. Toutes nos positions seront parvenues à un nouvel alignement, et la première étape de l'offensive sera accomplie.

Jean Villars.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le mot typique d'un blessé de la Somme, arrivé hier à Paris, semble résumer, à merveille, l'impression générale des combattants :

— Cette fois le canon est avec nous !

Des récits de bataille un fait se dégage en effet : certes notre avance nous coûte des pertes, mais ces pertes, si douloureuses qu'elles soient, demeurent légères et cela grâce à l'intense préparation de l'artillerie lourde qui, bien avant l'assaut, bouleverse le système défensif ennemi :

Une autre remarque confirme le rôle joué par le canon lourd : les prisonniers allemands sont dans un état de complet ahurissement, de démoralisation extrême.

Il se confirme en outre que la nature des contingents captifs établit le relatif épuisement des effectifs allemands. C'est ainsi que le dernier



Le moulin de Feuillères, un des villages enlevés par nos troupes devant Péronne.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Mercredi 5 juillet (703^e jour de la guerre)

groupe pris à Estrées se composait presque exclusivement de soldats de la Prusse Rhénane des classes 16 et 17. Ils avaient été incorporés dans les premiers jours de mai et envoyés sur le front après seulement sept semaines d'instruction. Ces jeunes gens étaient encadrés de blessés guéris et renforcés de quelques éléments empruntés à une division dissoute à la suite des combats de Verdun.

Notons que sur ces prisonniers fut trouvé un ordre du jour du 109^e régiment annonçant qu'une attaque de la part des Anglais était attendue pour le 1^{er} juillet entre Roye et Lille, ce qui prouve que les Anglais étaient bien parvenus à dissimuler leurs projets.

L'opinion allemande, encore que trompée par les mensonges officiels, n'ignore plus la gravité de la situation. C'est ainsi que le correspondant du *Lokal Anzeiger* fait un tableau terrifiant des effets du bombardement des Alliés qui a plusieurs fois, dit-il, nivelé les tranchées et les abris allemands.

« Le meilleur travail du génie, ajoute-t-il, n'y résistait pas, nous dûmes les évacuer. La lutte actuelle est colossale et menée avec des moyens qui n'ont jamais été atteints au cours de cette guerre.

« Notre recul, dans ces conditions, n'a rien d'étonnant.

« Mais, conclut triomphalement le correspondant, nous avons plus de sept lignes de défenses.

Le major Moraht, d'autre part, dans le *Berliner Tageblatt*, attribue le succès des Alliés à l'excellence des nœuds de voies ferrées et de leurs communications.

Il estime que la perte de quelques villages est sans importance tactique pour les Allemands, mais il conclut avec réserve : « Nous sommes au début d'une offensive préparée avec les plus grands soins par nos ennemis de l'ouest ; actuellement, on ne peut naturellement rien dire sur son développement mais nous n'avons aucun motif de douter de la capacité de résistance de notre front. »

Il est bon de remarquer que le major Moraht a écrit ces lignes avant d'avoir connu le second recul des troupes allemandes.

Le critique militaire du *Lokal Anzeiger* déplore la perte du matériel, mais il la juge inévitable et croit pouvoir envisager l'avenir avec confiance.

En revanche, la *Gazette de Francfort*, qui a eu connaissance des résultats du second jour de l'offensive, doit reconnaître que l'emprise sur les lignes allemandes s'est accentuée et que les Russes ont repris simultanément leurs efforts en Volhynie avec un redoublement d'énergie ; elle regrette que les Allemands n'aient pas su prévenir l'offensive anglaise ; elle attribue cette abstention à l'offensive du général Broussiloff qui a absorbé les réserves indispensables à une pareille entreprise.

La France et l'Espagne

A la dernière séance de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, M. Imbart de la Tour, l'organisateur du voyage récemment entrepris au-delà des Pyrénées par quelques-uns de ses plus réputés confrères de l'Institut, MM. Bergson, El. Lamy, Edmond Perrier, Widor, dont il fut le compagnon de route, a fait une communication tout à fait intéressante sur les circonstances et les résultats de cette mission.

C'est tout naturellement avec les intellectuels, les universitaires, les savants et les artistes d'Espagne que ces représentants de la pensée française eurent leurs premiers contacts. Mais ils eurent maintes occasions de causer avec des industriels, des économistes, des commerçants, auxquels ils surent montrer combien notre pays est sympathiquement attentif au développement industriel de l'Espagne, à l'heureux effort de son agriculture.

Persuadés que, lorsque l'échange des idées a rendu plus vivaces les sympathies et donné plus de force aux bonnes volontés réciproques, tous les autres rapports deviennent faciles, ils ont fait de leur mieux pour préparer les conversations qui ne tarderont pas à être plus fréquentes et plus intimes entre des représentants des intérêts matériels des deux pays. Ne sont-ce pas les idées qui toujours ont ouvert les voies aux actions d'ordre pratique ?

Dans le domaine plus familier où ils avaient pleine qualité pour agir par eux-mêmes, les éminents voyageurs ont pu donner à leurs hôtes la certitude que, en France, la pensée de la pensée connaît et apprécie les hauts mérites de la philosophie, de la littérature et de l'art espagnols, les travaux des savants, historiens et philologues de la péninsule. A l'élite qui s'empresse à ces conférences, M. Bergson a parlé un fier langage que le chevaleresque idéalisme de ses auditeurs a compris, et s'est avec émotion qu'ils applaudirent lorsque, dans une formule heureuse, il leur dit qu'un lien existe entre les nations de la même hauteur morale et qu'elles doivent s'entendre. Cette communication, pleine d'idées et de faits, relatant un effort pour préparer l'avenir, est le prélude d'autres initiatives efficaces pour bien servir la France.

QUINZE HEURES. — Au nord de la Somme, nous avons repris notre action offensive et nous avons enlevé au cours de la nuit une ligne de tranchées allemandes à l'est de Curly.

Au sud de la Somme, notre infanterie poursuivant ses succès vers la rivière s'est emparée de la ferme Sormont située sur la rive gauche en face de Cléry. Toute la région au sud comprise entre cette ferme et la cote 63, sur le chemin qui mène de Flaucourt à Barleux, est en notre pouvoir.

Cette nuit, après un bombardement intense, l'ennemi a attaqué Belloy-en-Santerre dont il a pu occuper un instant la partie est, mais un retour offensif de nos troupes nous a rendu le village en entier. Les Allemands se maintiennent toujours dans une partie d'Estrées où la lutte a été vive. Toutes les contre-attaques dirigées contre nos positions ont été brisées par nos feux.

Le chiffre total des prisonniers valides faits par nous dépasse à présent neuf mille. Le nombre exact des canons que nous avons capturés n'est pas encore connu. Un seul de nos corps d'armée, opérant au sud de la Somme, évalue ses prises à soixante canons.

Sur la rive gauche de la Meuse, hier en fin de soirée, une tentative ennemie sur le réduit d'Avocourt a été complètement repoussée par nos feux de mitrailleuses.

Entre la région d'Avocourt et la cote 304, les Allemands ont prononcé une forte attaque. Malgré l'emploi intensif de liquides enflammés fait par l'ennemi, l'attaque a échoué et a coûté de fortes pertes à l'assaillant.

Sur la rive droite, le bombardement continue très violent dans la région de l'ouvrage de Thiaumont et dans le secteur du Chenois.

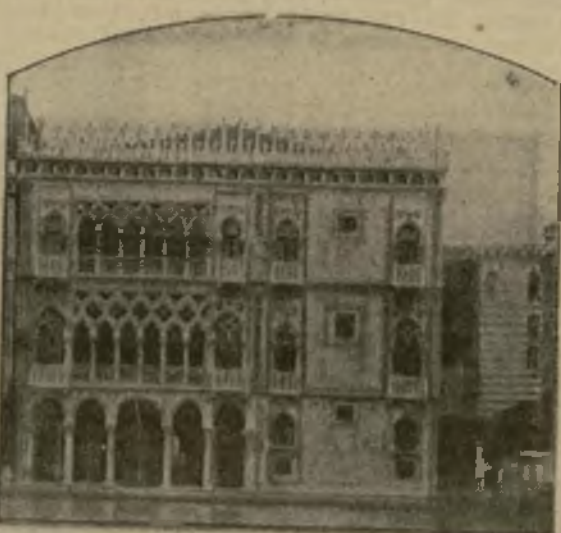
Les communiqués britanniques

QUATORZE HEURES VINGT-CINQ. — La lutte s'est poursuivie avec acharnement au cours de la nuit sur l'Ancre et la Somme. Nous avons accentué notre avance sur certains points importants. Le feu de l'artillerie ennemie a été très violent dans quelques secteurs. Deux attaques énergiques dirigées contre nos nouvelles tranchées, dans les environs de Thiepval, ont été repoussées avec pertes pour l'ennemi.

Rien de particulier à signaler sur le reste de notre front.

SEIZE HEURES. — Le corps à corps et le jet de grenades continuent entre l'Ancre et la Somme.

Nous avons fait encore 500 prisonniers depuis le dernier chiffre annoncé.



Le journal *L'Adriatico*, de Venise, annonce que le baron Giorgio Franchetti a cédé au gouvernement italien son merveilleux palais du Canal Grande, connu sous le nom de Ca d'Oro, avec la splendide collection de tableaux qu'il renferme. C'est un don de plusieurs dizaines de millions.

vingt-trois heures. — Au nord de la Somme, nos troupes ont continué leur mouvement offensif au cours de la journée et se sont emparées des pentes sud du mamelon au nord de Curly. A l'est de ce village notre infanterie s'est portée à l'assaut de la seconde position allemande, qui a été complètement enlevée sur un front de deux kilomètres, depuis la route de Cléry à Mérielcourt jusqu'à la rivière. Poussant nos avantages plus à l'est, nous avons attaqué le village de Hem, qui est tombé entre nos mains après un vif combat, ainsi que la ferme de Monacu. Au cours de ces actions, trois cents soldats et trois officiers ont été faits prisonniers par nous.

Au sud de la Somme, nous avons repoussé des contre-attaques dirigées par l'ennemi sur Belloy-en-Santerre et nous avons rejeté les Allemands de la partie du village d'Estrées, qu'ils occupaient encore. Un détachement ennemi qui se maintenait dans un moulin au nord de cette localité a été contraint de se rendre. Nous avons fait là deux cents prisonniers. Les boyaux reliant Estrées et Belloy, ayant été occupés par nous, toute la seconde position allemande au sud de la Somme est maintenant en notre pouvoir sur un front d'environ dix kilomètres.

Sur le front nord de Verdun, on ne signale que des bombardements intermittents au cours de la journée.

En Lorraine, après une préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué ce matin nos positions dans la région de Saint-Martin (est de Lunéville) et a réussi à prendre pied dans trois éléments de tranchée. Notre contre-attaque immédiate nous a permis de réoccuper tout le terrain perdu.

vingt-deux heures quarante-cinq. — Rien d'important aujourd'hui. Le combat qui s'est déroulé sur le front a généralement revêtu le caractère d'actions locales ayant pour but de s'assurer la possession de certains points fortifiés.

En fin de journée, nous avons marqué un certain progrès dans quelques secteurs et n'avons rien perdu du terrain précédemment conquis.

Les Allemands ont subi de lourdes pertes au cours de leurs attaques infructueuses de la journée. Nous avons fait un grand nombre de nouveaux prisonniers. Le total fait depuis cinq jours s'élève actuellement à plus de 6.000.

Sur le reste du front, luttes de tranchées accoutumées.

L'Allemagne appelle les soldats de 17 ans

ROTTERDAM, 5 juillet. — Selon des informations parvenues de Berlin, tous les jeunes Allemands ayant atteint l'âge de dix-sept ans au 30 juin sont appelés à se présenter aux bureaux de recrutement dans les trois jours. (Radio.)

LE "COMITÉ SECRET" DU SÉNAT

De 2 heures à près de 8 heures du soir, le Sénat a siégé hier en comité secret pour continuer la discussion sur la situation politique et militaire. Il continuera aujourd'hui.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Vittel-Grande Source

contre-poison de l'acide urique

Les Russes enlèvent d'assaut plusieurs positions ennemies près de Baranovitchi et Tcharatoryisk

PÉTROGRAD, 5 juillet. — Communiqué officiel du grand état-major :

Dans le combat qui continue au nord-est de Baranovitchi, l'adversaire oppose une résistance acharnée, s'efforçant de contenir la poussée de nos troupes.

Le village d'Ekimovitchi, à l'est de la gare de Baranovitchi, a passé à plusieurs reprises de mains en mains ; il est resté finalement en notre pouvoir.

Dans de nombreux secteurs, le feu de l'artillerie augmente d'intensité.

Au cours de ces combats, de vaillants officiers, le général major Karpof et le colonel Pertzof, ont été blessés.

Au nord-ouest de la gare de Tcharatoryisk, dans la région du village de Voulka-Galouzyiskaya, nous avons pris d'assaut un élément puissamment fortifié de la position ennemie et nous avons fait des prisonniers.

A l'ouest de Kolki, nos troupes se sont emparées de la première ligne de tranchées dans la région du village de Touman.

Au sud du Stokhod, feu d'artillerie et actions d'infanterie sur tout le front jusqu'à la région de la rivière Lipa.

Sur le front de Galicie, en de nombreux endroits, actions d'artillerie et, à l'extrême aile gauche, combat contre de fortes arrière-gardes ennemies sur les contreforts des Carpathes.

Destruction de la gare de Mitau par un avion géant russe

PÉTROGRAD, 5 juillet. — Un avion géant russe du type Mourametz a jeté six bombes pesant chacune plus de 2,000 kilos sur la gare de Mitau et l'a détruite complètement avec quelques dépôts de munitions.

Deux trains militaires ont sauté.

Malgré des combats acharnés, les Allemands ne peuvent briser la ligne russe

LONDRES, 5 juillet. — On mande de Pétrograd au Times :

« Pendant que le général Kaledine arrête tous les coups que lancent les Austro-Hongrois, le général Letchinsky peut avancer : telle est la situation en résumé. »

« Dans le saillant de Loutsk, le combat devient de plus en plus sauvage, les Russes étant devenus comme enragés à la suite de l'emploi fait par l'ennemi de balles explosives et de balles de verre. »

« Jamais les Allemands n'ont lancé autant d'hommes en masses serrées pour essayer de briser la ligne russe ; mais tous leurs efforts sont vains. »

« Ils voudraient obtenir un résultat pour pouvoir envoyer des troupes sur d'autres points ; or, la ligne russe supporte toutes les attaques sans broncher, et les Allemands ne pourront pas continuer de pareilles attaques indéfiniment. »

« Il est à remarquer que les prisonniers allemands semblent ignorer les événements du front occidental et parlent avec confiance des énormes réserves qui viendraient de l'ouest à leur secours. »

Tels que nous sommes

Pour satisfaire le vœu d'un certain nombre d'abonnés qui nous demandaient de revenir au format habituel d'EXCELSIOR sans attendre la fin de la guerre, nous nous sommes fait un devoir de consulter par une enquête générale l'ensemble de nos lecteurs sur l'opportunité de cette mesure. Et, pour avoir la certitude parfaite de bien prendre la décision conforme au désir de la majorité d'entre eux, nous les avons priés de vouloir bien nous répondre en aussi grand nombre que possible.

Ils l'ont fait avec beaucoup d'empressement. Nous les en remercions et nous déclarons très touchés de la preuve de sympathie, de fidélité, d'intérêt qu'ils ont ainsi donnée à EXCELSIOR.

La quasi unanimité de leur opinion ne nous laisse aucun doute sur ce que nous devons faire actuellement pour leur être agréable : le journal reste tel qu'il est.

C'est-à-dire que dans son format réduit nous continuerons à le faire vivant, plain et varié, aussi riche d'informations qu'aucun autre. A force d'ordre et de méthode, nous saurons maintenir la clarté dans ses pages multipliées.

Plus que jamais aussi, nous nous attacherons à rendre moins lourd, pour nos lecteurs les heures actuelles en disant la vérité d'une manière réconfortante, et, comme nos poils nous en donnent l'exemple, en gardant le sourire au milieu de notre inaltérable confiance et de notre espérance patriotiques.

EXCELSIOR.

LES JOURS DIFFICILES L'Allemagne et ses alliés

Il est ordinaire que l'on prête à autrui ses propres faiblesses. Depuis le commencement de la guerre on n'a pas cessé, en Allemagne et en Autriche, de chercher à diviser les Alliés, à les exciter ou à les mettre en méfiance les uns contre les autres, de s'ingénier même à leur créer des griefs mutuels. L'ennemi n'a réussi ni à rompre l'Entente, ni à obtenir une paix séparée, pas même du Monténégro, en dépit de la nouvelle que le comte Tisza en avait annoncé. Or, voici le moment de nous souvenir que c'est justement dans le camp adverse que l'on a le plus de chances de voir se produire des défections.

Les associés et les complices qu'a rassemblés l'Allemagne sont venus à elle parce qu'ils la regardaient comme invincible et parce qu'ils escomptaient que l'opération rapporterait de gros bénéfices. Les Allemands savent déjà très bien que leur défaite de la Marne, puis, plus récemment, leur échec devant Verdun leur ont coûté d'autres concours dont ils se croyaient presque assurés. Ils se représentent donc parfaitement, aujourd'hui, qu'ils doivent lutter contre les efforts si heureusement concertés des Alliés, non seulement pour défendre leur front, mais pour soutenir leur prestige. Du jour où la fortune des armes commencerait à tourner, ils Turcs, qui ont déjà répandu en plusieurs lieux qui les unissent à l'Autriche, à la Bulgarie et à la Turquie.

Déjà la *Neue freie Presse* a réclamé sur le ton le plus impérieux que l'Allemagne rejettât les Russes hors de la Rukovine.

Est-ce que le *Livre vert* italien ne porte pas la trace de deux ouvertures pour une paix séparée faite aux Russes quand ceux-ci étaient sur les Carpathes ?

Parmi les inquiétudes que l'offensive concertée de l'Entente a fait naître à Berlin, celle-ci est la dernière dont l'Allemagne voudra convenir. Mais les difficultés diplomatiques que ne peut manquer de lui susciter tôt ou tard le nouveau cours de la guerre ne seront pas le moindre fruit des succès militaires que la valeur des armées alliées aura remportés.

Jacques Bainville.



M. LLOYD GEORGE (à gauche) et M. MONTAGU, photographiés ensemble il y a quelques jours à Londres, seront bientôt, le premier, ministre de la Guerre, le second, ministre des Munitions. Selon le Times, M. Lloyd George entrera sans doute en fonctions au War-Office avant la fin de la semaine. Il est à peu près certain, suivant ce journal, que le poste de ministre des Munitions sera offert à M. Montagu, secrétaire de la Trésorerie. LORD DERBY deviendrait secrétaire d'Etat à la Guerre.

La défaite des pandours

Armés chacun de plusieurs gros pistolets, d'un poignard, d'un sabre, brutaux, paillards, gloutons, les pandours figuraient bien, jadis, dans les armées de l'Autriche et de la Hongrie les plus grands brigands militaires qu'on pût voir.

Le merveilleux est qu'après des siècles ils sont demeurés les mêmes et s'offrent, dans la présente guerre, sous un aspect semblable de pillards et sa-breurs sans vergogne.

« Le bon vin et les belles femmes d'Italie nous attendent ». Cette proclamation, si tentante pour des reîtres de cette sorte, ne remonte pas au temps fou-gueux des magnats ; elle ne date que d'hier, et les soldats de Cadorna l'ont saisie sur des prisonniers autrichiens faits dans le Trentin ou sur la Brenta.

Par une telle promesse, grosse de toutes les joies, faite par les archiducs à leurs régiments, on voit que si les brigands n'ont plus, comme jadis, leur habit de carnaval, leur sabre courbe et des cheveux longs leur battant le visage, ils ne sont guère changés d'instinct et d'âme. Pandours ils étaient et pandours ils demeurent.

La belle proie de Venise, et les clairs vins roses, et les divines dames en colliers et mantilles aimées de Véronèse, voilà ce que ces drôles avaient entrepris de vouloir saecager. Mais, les héros de Broussiloff et les alpins de Cadorna aidant, la belle coupe de Venise en verre blond et tendre éclata avant que d'être à eux. Assaillis, culbutés, défaits à droite et défaits à gauche, les pandours reculèrent...

L'aventure, bien que piquante, n'est pas aussi nouvelle qu'on peut le croire. Sganardelles des guerres, les pandours furent toujours battus, et, battus, toujours contents.

Frédéric II, roi de Prusse, qui s'était mesuré à eux dans d'illustres rencontres, ne craignait ni leurs gros yeux ni leurs grands sabres. Lui-même, dans une *Instruction militaire* pour ses généraux, écrivait : « Les pandours ne sont redoutables qu'à ceux qui ne les connaissent pas. » Et si Voltaire, par amitié, venait à le prévenir d'avoir à se méfier des convoitises des pandours sur la Silésie, le roi de Prusse, sur ce ton caustique qui était dans sa manière, de répondre sans crainte et en badinant :

*Ils y seront reçus, biribi,
A la façon de barbari...*

Napoléon, qui poussa plus loin encore que Frédéric le génie des armes, pratiqua beaucoup cette façon, la façon de barbari. Ses campagnes contre les pandours demeurent fameuses, ses victoires sur eux sont innombrables. Ainsi, au moment de la capitulation d'Ulm, après Eckmühl et avant Essling, le prince Ferdinand, l'archiduc Maximilien ne trouvèrent pas assez de chevaux pour s'enfuir devant Ney et devant Murat. Et l'archiduc Frédéric, l'archiduc Joseph-Ferdinand, à se replier, de nos jours, devant les Russes de Letchinsky et de Broussiloff, apportent une ardeur égale, une même célérité !

Lors de l'affaire d'Ulm, dit le 6^e Bulletin de l'armée française, l'action de Murat se trouva être si soudaine que « le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'eurent que le temps de monter à cheval. » Et, confirme la même publication sans ironie, leur départ fut si prompt qu'« on trouva leur dîner servi... »

Pour l'archiduc Maximilien, chargé de la défense de Vienne, il mit à se replier un empressement plus vif encore. « Il traversa le Prater en toute hâte, dit le 8^e Bulletin de notre armée, et il se sauva sans donner à personne le commandement qu'il abandonnait ! »

Sabrés, déçimés, traqués, dans cette campagne, par les escadrons de Murat, les légions de Lannes, de La-salle, de Ney, de Davout, les pandours le furent à nouveau un peu plus tard, à Solferino, à Magenta. A Sadowa, M. de Moltke, reprenant le mot de Frédéric, recommença à leur chanter poulles ; et, là, comme le roi de Prusse à Friedberg, à Breslau, il les reçut, biribi,

A la façon de barbari...

Battus, rien ne fit que les pandours le fussent assez pour cesser la guerre. Gourmanda, bulers, salaces, ils rêvaient d'autres proies : « Les belles femmes, les bons vins ! » Voilà, dans la présente guerre autant que dans les anciennes, ce que les brigands souhaitaient atteindre. Mais, cette fois, comme à Mar-engio, à Ulm, à Wagram, la défaite, l'irremédiable défaite est venue répondre aux pandours ! L'un de leurs officiers, réfugié en Roumanie, l'avouait, hier encore : « Nous avons perdu trop d'hommes ; notre désastre est certain. »

Au lendemain de Czernowitz et de Kolomea, au lendemain d'Asiago, relisons la magnifique 26^e Bulletin, publié après Wagram : « La retraite de l'ennemi est une déroute... A présent que la monarchie autrichienne est sans espérance, ce serait mal connaître le caractère de ceux qui l'ont gouvernée que de ne pas s'attendre qu'ils s'humilieront... »

Non seulement les pandours s'humilieront ; mais, les bons vins ils ne les boiront pas !

Edmond Pilon.

Les Anglais ont raison de la puissante résistance ennemie



UN BLESSE EST PLACE DANS UNE AUTO-AMBULANCE



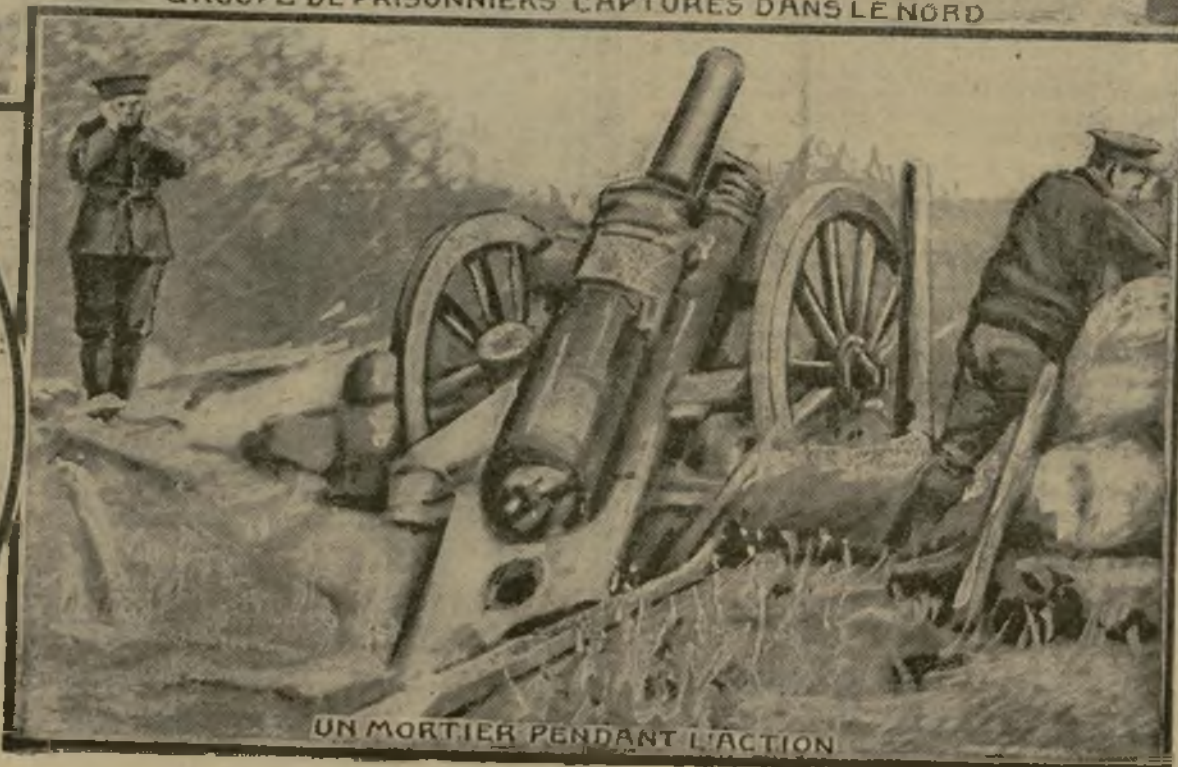
DEUX INFIRMIERS CONDUISSENT UN BLESSE A L'AMBULANCE



GROUPE DE PRISONNIERS CAPTURES DANS LE NORD



AMBULANCIERES PRES DES LIGNES



UN MORTIER PENDANT L'ACTION

La bataille de la Somme se poursuit, dans le camp britannique, avec le même esprit de résolution et la même certitude de réussir qu'au premier jour de l'offensive. Nos alliés ont, sur plusieurs points, rencontré une opiniâtre résistance, chez un ennemi qui croyait n'être attaqué que par les Anglais, l'armée française, à son sens, étant trop épuisée pour agir. Mais l'assaut simultané a contredit cette hypothèse. Les troupes britanniques, comme les nôtres, portent de rudes coups de bélier dans le mur allemand qui cède pierre à pierre, homme à homme.

DERNIÈRE HEURE

UN ORDRE DU JOUR DU GENERAL JOFFRE

Aux défenseurs de Verdun

C'est leur héroïsme qui a rendu possibles les succès de leurs camarades en Picardie.

Le 12 juin, le général en chef, en portant à la connaissance des soldats de Verdun les succès russes en Galicie, a adressé à ces troupes l'ordre du jour suivant :

Le plan mûri par les conseils de la coalition est maintenant en pleine exécution. Soldats de Verdun, c'est à votre héroïque résistance qu'on le doit ; c'est elle qui a été la condition indispensable du succès ; c'est sur elle que reposent nos victoires prochaines car c'est elle qui a créé sur l'ensemble du théâtre de la guerre européenne une situation dont sortira demain le triomphe définitif de notre cause.

Signé : JOFFRE.

Le 23 juin, le général Nivelle exaltait à son tour les soldats de l'armée de Verdun, par l'ordre suivant :

L'heure est décisive. Se sentant traqués de toutes parts, les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses et désespérées, dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun avant d'être atteints eux-mêmes par les forces réunies des armées alliées.

Vous ne les laisserez pas passer, mes camarades.

Le pays vous demande encore cet effort suprême. L'armée de Verdun ne se laissera pas intimider par les abus et cette infanterie allemande dont elle brise les efforts depuis quatre mois. Elle saura conserver sa gloire intacte.

Signé : NIVELLE.

L'état-major prussien multiplie les mensonges pour masquer les échecs allemands.

BERNE, 5 juillet. — Pour masquer les échecs subis par l'armée allemande en Picardie, l'état-major de nos ennemis a eu recours à l'un de ses mensonges familiers. Il a inventé des attaques françaises qui naturellement n'ont donné aucun résultat, puisqu'elles n'existaient pas.

C'est ainsi qu'il prétend que « les Français ont été repoussés du village de Hardecourt, au nord de la Somme ». Or, nous n'avons jamais occupé, ni attaqué ce village. Mais plusieurs contre-attaques allemandes parties de Hardecourt ont été repoussées avec de grosses pertes.

Il ne d'autre part que les ouvrages de Thiaumont et de Damloup aient jamais été repris par nous. L'ouvrage de Thiaumont a été pris et repris trois fois ; il vient de retomber au pouvoir de l'ennemi. Nos communiqués n'ont jamais manqué de rendre compte exactement des alternatives de la lutte engagée. Quant à la batterie de Damloup, l'ennemi, qui s'en était emparé le 2 juillet, en a été rejeté aussitôt par notre contre-attaque.

Enfin, plutôt que d'avouer un chiffre quelconque de pertes, l'état-major allemand se contente de traiter de « fabuleux » les chiffres de prisonniers annoncés par les communiqués français à la suite des opérations de Picardie. Ce mot ne saurait prévaloir contre la vérité qui est que plus de 9.000 prisonniers allemands ont été recensés, nominativement jusqu'ici par les troupes françaises qui prennent part à l'action.

Communiqué belge

Vires actives d'artillerie en divers points du front belge. Nos batteries de tous calibres ont repoussé aujourd'hui avec succès les tirs de destruction systématique sur des ouvrages défensifs allemands dans la région de Dinant.

Au cours de l'après-midi, une lutte à coups de bombes a été engagée à Dinant. Violent duel d'artillerie à Steenstraete.

Le vainqueur d'Immelmann est un aviateur anglais

D'une communication officielle du bureau de l'aviation anglaise, publiée par les journaux londoniens du 4 courant, il ressort que le Fokker, monté par l'aviateur allemand, lieutenant Immelmann, fut abattu entre Lens et Aunay, le 18 juin, vers 9 heures du soir, par un aéroplane anglais F.E. que montait le lieutenant Mac C., pilote et le capitaine W., observateur.

UN SUCCÈS ITALIEN DANS LE HAUT-ASTICO

Toutes les contre-attaques autrichiennes sont repoussées.

Rome, 5 juillet. — Commandement suprême : Entre l'Adige et la Brenta, l'ennemi multiplie ses efforts pour arrêter notre avance, en opposant une résistance tenace et des actes de contre-offensive.

Dans la vallée de l'Adige, dans la nuit du 3, nous avons repoussé une attaque contre le retranchement de Malga-Zugna.

Dans la journée d'hier, après une attaque persistante, nos alpins ont réussi à atteindre le sommet de Monte-Carno, au nord-ouest du Pasubio.

Dans le bassin du Haut-Astico, surmontant de graves difficultés de terrain, et malgré la défense acharnée de l'ennemi, notre infanterie a conquis la crête de Monte-Ferrugio et poursuivi son avance dans la direction de Rio Predo et de l'Astico.

Sur le haut plateau des Sette-Cammini, situation sans changement.

Dans le val Campelle (torrent Maso-Brenta), après une intense préparation d'artillerie, l'adversaire a contre-attaqué notre position de Prima-Lunetta.

Repoussé avec de graves pertes, il a laissé entre nos mains quelques prisonniers et trois mitrailleuses.

Le long du front de l'Isone, grande activité de l'artillerie.

Les combats ont continué, avec moins de violence, hier, dans le secteur de Monfalcone, où nous avons fait quelques dizaines de prisonniers et capturé deux mitrailleuses et un lance-bombes.

L'artillerie russe bombarde Baronovitchi

La chute de la ville semble prochaine

PÉTROGRAD, 5 juillet. — Selon les derniers renseignements, l'artillerie russe tient déjà Baronovitchi sous son feu direct.

Le développement du succès russe pourrait amener la perte par les Allemands de ce nœud important de voies ferrées, les Russes ayant rompu deux lignes des organisations ennemies sur quatre.

La retraite de l'armée de Bothmer paraît inévitable

LONDRES, 5 juillet. — De Pétrograd au Daily Chronicle :

« La retraite de l'armée du général Bothmer est inévitable, à la suite de la victoire de Kolomea, si elle veut éviter d'être tournée. Les généraux Szerbaczoff et Lelchitsky exercent, en effet, une double pression sur les troupes de ce général bavaurois dont la résistance à l'avance russe sur la Strypa l'a fait donner, par la presse allemande, en exemple aux commandants de nationalité autrichienne ; Bothmer sera obligé de reculer sur le Dniester. »

EN GRÈCE

Un acte énergique des autorités françaises

ATHÈNES, 4 juillet. — Les officiers grecs coupables de l'odieuse agression contre M. Pelzopoulos, directeur du Journal Le Radical, n'ont pas été livrés aux autorités françaises. Ces dernières ont pénétré dans la prison où les officiers étaient internés et ont procédé à leur arrestation.

Ils comparaitront devant le Conseil de guerre pour pillage en bande à main armée et tentative de meurtre.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Une cérémonie aura lieu demain matin, à 10 heures, sur l'esplanade des Invalides. Le président de la République passera en revue deux sections d'ambulances du British Ambulance Committee.

— La Société d'Economie politique avait mis, hier soir, la question du tunnel sous le Manche à l'ordre du jour de sa séance mensuelle.

— Entre autres notabilités, assistaient à la séance : M. Laurier, vice-président de la Chambre de commerce britannique ; M. Deen, membre des Etats provinciaux de Hollande ; le ministre de l'Intérieur de Serbie, et M. Fell, chef du groupe parlementaire britannique de propagande, qui a soulevé une émotion unanime en évoquant la bataille de la Somme, où le sang anglais qui coule sur le sol de France irrigue les années et consolide l'avenir.

La disette outre-Rhin

Le mécontentement populaire augmente et l'agitation gagne l'armée.

BERNE, 5 juillet. — D'après une lettre reçue de Bavière, les difficultés économiques augmentent chaque jour en Allemagne, même dans les pays du sud de l'empire, qui sont regardés pourtant comme les moins éprouvés. En Bavière, depuis une quinzaine de jours, on ne peut plus acheter de pommes de terre. Les œufs font totalement défaut depuis déjà plusieurs semaines. Le reste est à l'avenant.

Il se confirme que, malgré les démentis de l'agence Wolff, de graves troubles se sont produits dans un certain nombre de villes allemandes.

Dans une ville de Bavière la foule, exaspérée, a incendié plusieurs wagons de fourrage pour l'armée stationnés en gare.

On signale également de l'agitation et des faits d'indiscipline dans certains corps de troupes. Les mesures de répression sont, en ce cas, impitoyables. Un témoin oculaire rapporte avoir vu dans une gare allemande 40 soldats jugés sommairement et fusillés pour s'être mutinés contre un de leurs officiers et l'avoir si sérieusement maltraité que sa vie était en danger.

Les manifestations en faveur de Liebknecht continuent dans tout l'Empire

AMSTERDAM, 5 juillet. — On mande de Berlin que des manifestations en faveur de Liebknecht ont eu lieu dimanche dernier à Brême et à Potsdam, la foule réclamant à grands cris la grâce du chef de la minorité socialiste.

La police chargea avec sa violence coutumière la foule qui se porta devant les Rathhäuser criant : « A bas la guerre ! Elargissez Liebknecht ! A bas la juridiction militaire et les procès iniques ! »

L'ULTIMATUM ALLEMAND A LA SUISSE

Une note additionnelle allemande est parvenue à Berne

GENÈVE, 5 juillet. — Selon le Berner Tagblatt l'Allemagne, dans une note complémentaire envoyée avant-hier, aurait fait droit à la demande de prolongation de délai demandée par le Conseil fédéral, en supprimant purement et simplement le délai fixé pour la livraison de ses stocks de marchandises, mais elle maintiendrait ses prétentions en ce qui concerne le principe de la livraison des marchandises.

Les négociations continuent

BERNE, 5 juillet. — Le Département politique communique la note suivante :

« Au cours de la conférence entre les conseillers fédéraux chargés des départements de la Politique et de l'Economie publique et leurs chefs de division, les délégués du Conseil fédéral ont présenté aujourd'hui un rapport sur la marche des négociations à Paris.

« Il s'en est suivi un échange de vues sur la ligne de conduite à tenir ultérieurement.

« La continuation des négociations avec les délégués des Etats de l'Entente subira un retard, certaines questions d'ordre technique exigeant un complément d'information.

« Les pourparlers avec le gouvernement allemand se poursuivent. »

UNE "INTERNATIONALE" LIMITÉE

LEEDS, 5 juillet. — Une conférence internationale ouvrière à laquelle participent les représentants des organisations prolétariennes des pays alliés se réunira aujourd'hui à Leeds. Ses séances dureront deux jours et coïncideront avec la réunion générale des Trade-Unions qui aura lieu les 6 et 7 courant.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

Extérieur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez

tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile

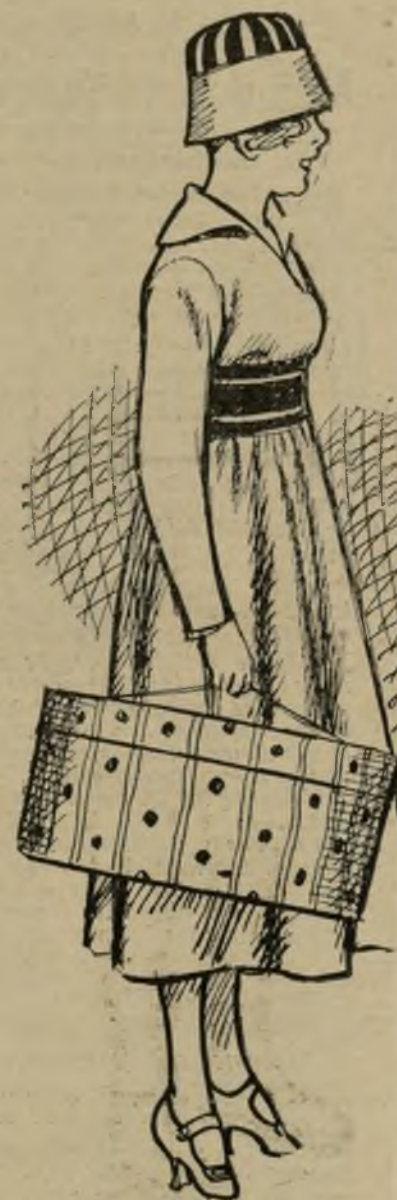
contre mandat 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

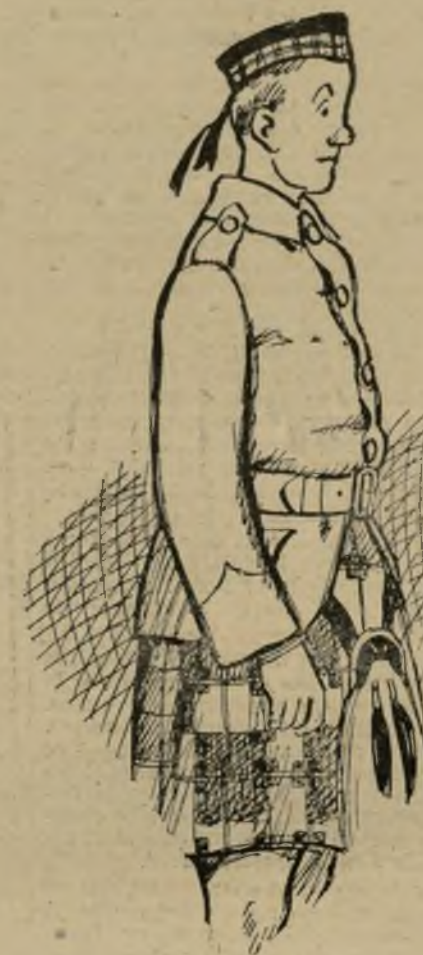
NOTRE ALLIÉ 'TOMMY', par FABIANO



— Mylord, il faut vous dépêcher, la table est couverte!
— Alors, je faisais mieux, je l'achetais!!



— C'est si loin que cela Tippet?
— Oh y'en a il fallait y aller par là!!



— Dites donc, petite voyou, je voulais aller gare Saint-Lazare?
— Ben, je vous en empêche pas!



— Engage moi à épouser vous, yes!



— Pas de whisky, ahh, cette guerre était horrible!!



Tommy au feu commence par le mettre à sa pipe!

F. Fabiano

LA CRISE DU CHARBON

Il est rare - Il coûte cher
Une mesure qu'il faut oser

Avec un rassurant optimisme des notes officielles on manifestement officieuses annoncent, périodiquement, la fin de la crise du charbon.

Mais — en attendant — un fait est certain, chaque jour moins discuté : le charbon est rare, il se vend à des tarifs exorbitants... Ne cherchons point à comprendre — ce serait sans utilité pratique — pourquoi les Pouvoirs publics semblent ainsi s'obstiner à hercer l'opinion d'affirmations rassurantes. Demandons-nous, en revanche, pourquoi il y a crise, ce que l'on a fait pour y remédier et — surtout — ce qu'il faudrait faire pour arriver à une situation, sinon normale — c'est la guerre — du moins acceptable.

On peut distinguer trois tentatives d'organisation.

1° Dès le début de la guerre — en septembre 1914 — l'autorité militaire assumait le ravitaillement. Des livraisons furent consenties aux détaillants. Livraisons limitées en nombre et importance. Livraisons qui, cependant, maintenaient l'approvisionnement dans des conditions à peu près normales en « quantité » et en « prix ».

Ce système de fourniture officielle donnant de bons résultats... on le supprima en janvier 1915.

Nous avons, naturellement, cherché à savoir pourquoi l'autorité militaire avait, ainsi, cessé d'approvisionner la population civile. La seule justification qui nous a été donnée de cette soudaine abstention est la suivante : « Malgré tous les efforts tentés, le déficit du marché atteignait mensuellement 90.000 tonnes et la hausse des prix commençait. »

Autrement dit : La perfection n'étant pas atteinte, on cessa de la poursuivre !

2° Il fallait aviser. Le Conseil municipal, pour Paris, le Conseil général de la Seine, pour la banlieue, n'y manquèrent pas. Ils décidèrent la création d'un stock, de 450.000 tonnes et de 200.000 tonnes, en leurs séances respectives des 4 et 30 juillet 1915. (Stocks dont il reste un reliquat.)

Vingt-deux chantiers furent créés à Paris. Des distributions gratuites s'organisèrent en faveur de certains assistés.

Et la hausse persista, chez le détaillant.

3° C'est cependant sous un régime semblable que « devrait » se passer l'hiver prochain. Le Conseil municipal et le Conseil général ont en effet décidé en mars dernier de reconstituer — avec de moindres achats — les stocks déjà existants mais entamés, bien que ces stocks ne servent qu'à approvisionner une partie de la population et non la population entière.

Or — et là est la nouveauté — on nous annonce que les stocks à faire seront assurés, moitié en charbon anglais, moitié en charbon français. Quelle est donc la différence de ces deux combustibles et cette différence intéresse-t-elle le consommateur ?

Elle l'intéresse à un double point de vue : celui de la qualité — en faveur du charbon anglais — celui du prix — en faveur du charbon français.

A l'heure actuelle, la situation est donc celle-ci : Les stocks que l'on doit compléter, comprendront moitié charbon anglais, moitié charbon français. Mais le charbon anglais, légèrement meilleur, coûte plus du double.

Ne voit-on pas — immédiatement — qu'il est à peu près certain que le consommateur aura, peut-être, du charbon français dans ses coffres, mais que sa facture comportera toujours des prix de charbon anglais !

Il faut d'ailleurs, ici, faire une autre remarque, d'importance :

Les pouvoirs publics, pris d'un bon zèle, ont bien tenté d'abaisser le prix du charbon anglais. « Pourquoi celui-ci coûte-t-il cher ? » ont-ils pensé. « Parce que le taux du fret est élevé. Donc, réduisons le fret. »

On l'a réglementé. Seulement, le transport du charbon n'étant plus rémunérateur, les transporteurs se sont abstenus, s'abstenant de plus en plus.

Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour deviner la conséquence immédiate d'un pareil état de choses : la réglementation du fret n'abaissera pas d'un centime le coût du charbon anglais, mais amènera une crise de quantité.

Il y a menace de disette de charbon anglais. Soit. Le détaillant pourra-t-il au moins s'approvisionner — à peu près — de charbon français ? Point !

Actuellement, les mines françaises — qui souffrent d'une crise de main-d'œuvre dont il est juste

de tenir compte, d'ailleurs — sont entièrement libres de leur vente. Il n'y a réquisition qu'en cas de besoin urgent de la défense nationale.

... Et les mines — qui sont des affaires commerciales — vendent aux clients qui les intéressent, financièrement, le plus. Elles ont des marchés. Elles les exécutent. Ce sont les usiniers de guerre qui accaparent la production de charbon français.

Là est le mal.

Il est, on le voit, double. L'usine de guerre, en monopolisant le charbon français, expose d'abord la population civile à une disette de charbon ; — car, répétons-le, le produit anglais, en raison précisément de la réglementation du fret, deviendra rare, le devient déjà ; — elle condamne, en outre, ce même consommateur à subir une hausse toujours croissante car, de plus en plus, le marchand a peine à s'approvisionner, tout d'abord, d'ailleurs, la ville aura elle-même peine à reconstituer ses stocks.

Mais, à cela, quel remède ?

Il semble qu'il ne soit pas si difficile d'inventer une réglementation qu'il faille considérer la question comme insoluble. Les personnalités compétentes qui nous ont renseigné — ont un grand mystère en nous faisant jurer le secret... car il semble que personne n'ose aborder un tel sujet — se sont trouvées unanimes à nous indiquer une solution.

En cette matière encore, il faut oser remonter à la source de la crise. Taxer le détaillant ? Non. Il fermera boutique. Taxer le fret ? Non. Le charbon se raréfiera. Alors ?... Eh ! alors, supprimer la cause de la crise.

C'est de la monopolisation du marché des mines françaises par les industries de guerre que la hausse et la rareté du charbon sont venues. C'est cette monopolisation qu'il faut faire cesser.

Que l'on réfléchisse aux bénéfices certains — ce n'est un secret pour personne — que réalisent les usiniers, et l'on trouvera fort équitable qu'on impose à leurs industries certaines charges. Le charbon anglais est bon, meilleur, même, que le charbon français. Qu'ils s'en approvisionnent.

On ne nous objectera certainement pas qu'ils en manqueront, puisque, d'après nos propres dires, la réduction du fret diminue les importations. L'argument serait, en effet, sans valeur : ce charbon destiné aux usines de guerre, il suffit que ce soit l'Etat qui se charge de le fournir aux industriels. Alors, on ne nous parlera plus du coût du fret. L'Etat n'a-t-il pas le droit de réquisition ? Ne peut-il pas réquisitionner des navires pour assurer ce ravitaillement ?

Et ce sera notre conclusion :

Que l'Etat, pour les besoins de la guerre, assure l'importation du charbon anglais, que ce charbon soit affecté aux usines de guerre qui pourront, en raison de leurs bénéfices, supporter son coût plus élevé, alors le consommateur, libre de s'approvisionner de charbon français, verra cesser la crise de prix aussi bien que la crise de quantité.

Il faut oser cela. Mais il est temps de l'oser.

M. A.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Le président de la République, accompagné du général Daparg, secrétaire général de la présidence, a visité, hier matin, l'école spéciale de mathématiques, créée au Puits-de-l'Ermitte, rue de la République, et a remis au président du Conseil municipal une somme de 10.000 francs pour la location de Paris.

MARIAGES

Hier a été célébré dans l'intimité, à l'église Notre-Dame-des-Champs, le mariage de M. André Dupuy, attaché au ministère des Affaires étrangères, avec Mlle Yvonne d'Humières, fille du comte Roger d'Humières et de la comtesse née de Saligny de Freycenet.

Les témoins du mariage étaient : M. François de Carbonnel, conseiller d'ambassade, et M. Allard de Camenonville, premier secrétaire d'ambassade ; ceux de la mariée : le chef d'escadron de Saligny de Freycenet, son oncle, et la baronne Roger de Stabenrath, sa sœur.

DEUILS

Nous apprenons la mort : Du capitaine Jean Duchesne, commandant une compagnie de mitrailleurs au 1^{er} régiment d'infanterie, mort pour la France vers le 23 juin, âgé de vingt-sept ans, fils du général commandant le 1^{er} corps d'armée, décoré de la médaille du Mérite de la croix de guerre, chevalier de la Légion d'honneur. De M. Louis Kellner, notaire à Strasbourg, âgé de quatre-vingt-trois ans, une des personnalités les plus connues du vieux Strasbourg français, auquel il était resté profondément attaché. Du lieutenant-colonel Jacob de Goussier, du 3^e d'artillerie, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre (palme), chevalier de la France, tué pour sauver les hommes, le 23 juin, et inhumé à Rempart (Meuse). De M. Jean de Varax, engagé volontaire au 3^e dragons, mort le 18 juin à l'hôpital militaire de Versailles, des suites d'une maladie contractée au service, fils du commandant de Varax et de la comtesse née Lachenaie.

Pour les mariages, mariages, mariages, s'adresser à l'Office des Publications, 28, Bd Passenheim, Paris, Tél. Cent. 32-41. — 9 à 5 h.

LA CURIOSITE

EXPOSITION D'AUJOURD'HUI : HOTEL DROUOT

Salle 41. — Objets d'art et de bijou appartenant au dix-huitième siècle : gravures ; antiquités persanes et indiennes ; bronzes ; meubles marquetés ; candelabres, par Torpino ; tapisseries d'Arbusson, du temps de Louis XV, etc., appartenant à Mme X... — M. Hénard, commissaire-priseur ; MM. Mauboulin, Paulin et Laspoulet, experts.

Ayuntamiento de Madrid

TRIBUNAUX

Faux officier aviateur

Le 9 avril dernier, dans le jardin du Luxembourg, un sous-lieutenant aviateur, la poitrine barrée de la croix de la Légion d'honneur, de la médaille militaire et de la croix de guerre ornée de quatre palmes, se trouvait péniblement appuyé sur deux cannes. Un monsieur et une dame s'approchèrent du héros pour lui offrir leur aide.

— Je ne puis manger qu'un peu de purée de pommes de terre, répondit le blessé, et comme je ne peux plus la supporter, je n'ai rien pris depuis hier et je suis sans force.

Après l'avoir réconforté, les passants, aidés de deux gardes, le hissèrent dans une auto et l'emmenèrent dîner chez eux. L'aviateur leur remit sa carte : Comte Tadde Tarnova de Maizewski.

Quelques jours plus tard, le comte Maizewski, retrouvant son hôtel au Luxembourg, lui empruntait 70 fr. Puis il renouvelait ses visites à domicile, sans invitation cette fois. Enfin, un beau jour, il disparaissait.

Le pseudo-comte, qui n'était que caporal dans la section des services automobiles, avait été reconnu par son sous-lieutenant et mis en état d'arrestation sous l'inculpation de désertion, de faux et usage de faux et de port illégal d'armes et de décorations.

Il comparait, hier, devant le premier conseil de guerre, où, après plaidoirie de M. Nebut-Benoit, il a été condamné à cinq années d'emprisonnement. Il a demandé à être renvoyé au front.

L'invention de l'ingénieur américain

Un ingénieur américain, M. Canton, s'était fait remettre des fonds par des ingénieurs belges, à l'effet d'exploiter un appareil de son invention. Il s'agissait, au moyen des ondes hertziennes sous-marines, de découvrir à plusieurs kilomètres la présence de mines et de torpilles sous-marines.

Après avoir rejeté les conclusions de M. Jean Baux demandant qu'il soit permis à M. Canton de réaliser son invention et prouver sa valeur, la dixième chambre correctionnelle a condamné l'inventeur à un an de prison et 100 francs d'amende.

Ne crachez pas dans les tramways

Cracher dans un tramway constituait, croyait-on, un délit contrevenant passible du tribunal de simple police ? Or, il n'en est pas ainsi, et hier, la dixième chambre correctionnelle a condamné à 50 francs d'amende un voyageur qui s'était rendu coupable de ce délit. Le tribunal a appliqué la loi du 15 juillet 1845 sur la police des chemins de fer.

LES SPORTS

La promotion de Roze. — Les colonels Maréchal et Girard, étant rendus dernièrement à Pau, à l'école de perfectionnement des aviateurs, ont été tellement frappés de la rapidité avec laquelle se réalisait par un groupe de très jeunes pilotes déjà sélectionnés, pour les exercices aériens plutôt difficiles, qu'ils ont immédiatement décidé un choix de vingt-cinq de ces « as », et ce groupe a reçu le nom de « Promotion de Roze », en souvenir du brillant aviateur, le commandant de Roze, tué glorieusement à l'ennemi. Parmi ces jeunes gens, ceux qui n'avaient pas encore le grade de sous-officier ont été nommés sergents. La « Promotion de Roze » est à l'heure actuelle sur le front, où elle aura sa part digne de la faveur insigne qui lui a été faite.

HIPPISME

Courses remises à nouveau. — A cause de la trêve d'eau qui, depuis quarante-huit heures, dévaste la contrée, la prochaine réunion de Saint-Sébastien n'aura lieu qu'aujourd'hui.

LES PRÊTS A L'ÉTAT des titres des pays neutres

Leur montant dépasse un milliard de francs !

En quelques semaines le montant des titres des pays neutres remis à l'Etat a dépassé un milliard de francs !

Les porteurs de ces valeurs, comprenant tout l'intérêt de l'opération de prêt, continuent à en apporter un grand nombre au Trésor.

Rappelons qu'en échange de leurs titres, timbrés français ou non timbrés, ils reçoivent un certificat négociable en Bourse.

Avec ce certificat, ils envoient régulièrement leurs coupons avec bénéfice de change, s'il y a lieu, et le montant de l'amortissement éventuel de leurs valeurs si elles sont appelées au remboursement.

Enfin le porteur reçoit immédiatement une bonification d'un quart de l'impôt brut annuel des valeurs déposées.

Dans ces conditions, les détenteurs de titres des pays neutres ne doivent pas hésiter à venir renforter le crédit public en bénéficiant eux-mêmes d'avantages très intéressants !

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

Préparation rapide

aux emplois de Comptable, Sténo, Dactylo, etc., par les

Etablissements Jamet-Buffereau

les mieux organisés. — Hommes et Dames.

PARIS 14, Rue de Valenciennes 14, Nancy 10, Place St-Jean, Bordeaux 17, Cours

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

II

Notre fils Edgar

Rue Pigalle. Un petit hôtel entre cour et jardin. Chez les Vimereux. Un vieux ménage sympathique et charmant. Vieille bourgeoisie. Belle fortune. Enfants et petits-enfants réunis. De la bonne humeur et de l'esprit. Lui, a été préfet sous Napoléon III. Elle, a été une des plus jolies femmes de la fin du règne. Signe particulier : n'ont jamais quitté Paris depuis 1870.

Salon Premier Empire, velours jaune serin et acajou, à cuivres superbes et, par-ci par-là, quelques sièges anglais et confortables. Portraits de famille de David et de M. Ingres. Le portrait de Mme Vimereux au moment de son mariage, par Winterhalter; celui de M. Vimereux, à la même époque, par Flandrin. Beaucoup de fleurs. Le salon, quoique très grand, a l'air habité et hospitalier.

M. VIMEREUX (Quatre-vingt-six ans. Grand. Droit comme un fût. Un bonhomme superbe, avec des cheveux et une moustache d'un blanc d'argent. Pantalon large à damier noir et blanc. Veston noir. Cravate lavallière bleue à pois blancs. Il se lève de la bergère où il était assis). — Uguénie!... (elle rit) Qu'est-ce qui te fait rire?... M. VIMEREUX (Soixante-douze ans. Longue, mince et fragile. A été merveilleusement jolie. Est encore agréable à regarder, parce qu'elle a de jolis mouvements souples et doux, des yeux malins et une bouche fraîche. S'habille en vicille, avec ce qui lui va, sans jamais s'occuper de la mode). — Je ris parce que tu as eu hier quatre-vingt-six ans, mon ami...

M. VIMEREUX (étonné). — Je ne vois là rien de particulièrement réjouissant... M. VIMEREUX. — Tu ne me laisses pas finir... et que nous nous sommes mariés en 1863... et que, par conséquent, il y a cinquante-trois ans que tu m'appelles Uguénie... Uguénie sans E... M. VIMEREUX (il hausse les épaules en riant). — T'es bête!... J'allais te dire, quand tu m'as coupé, pour faire cette intéressante constatation, de ne pas oublier que tu vas recevoir, avant l'heure où tu ouvres la porte, la visite des Montbard...

M. VIMEREUX. — Pas de danger que j'oublie!... Ça m'embête assez!... Dans le tas, passe encore, mais comme ça tout seuls... Qu'est-ce qu'ils peuvent bien me vouloir?... M. VIMEREUX. — Folligny ne s'en doute pas!... Ils lui ont demandé, sachant que je déjeunais avec lui... de m'avertir qu'ils viendraient de très bonne heure, parce qu'ils ont un grand service à te demander...

M. VIMEREUX. — Un grand service!... (perplexe) Je me méfie!... (Un temps) Je ne les aime pas, ces types-là!... M. VIMEREUX. — Ils n'ont rien d'excitant... Mais ils ne sont pas agressifs... M. VIMEREUX. — Ah! non!... Ah! fichtre non!... Pas assez!... ils... (On entend le timbre.)

M. VIMEREUX (il se lève précipitamment). — Je parie que c'est eux!... (Il va à celle des fenêtres qui regarde l'entrée) Parfaitement!... C'est eux... avec un monsieur!... A tantôt!... (Il disparaît.)

(Madame Vimereux attend, résignée. Au bout d'un instant, le valet de chambre introduit les Montbard. Madame Vimereux se lève. Saluts, etc., etc.) M. MONTBARD (Quarante-cinq ans. Une belle femme plantureuse et élégante). — Pardonnez-nous de venir d'aussi bonne heure... (Elle s'assoit.)

M. MONTBARD (Cinquante-cinq ans. Un gros monsieur confortable, que l'on devine à première vue riche et bien portant). — Nous vous dérangeons sans doute?... (Il s'assoit.) M. VIMEREUX (polie). — Mais pas du tout... C'est aujourd'hui mon jour et... (Elle avise le monsieur qui est resté debout) Asseyez-vous donc, Monsieur...

M. MONTBARD. — Que je vous demande pardon!... J'oubliais de vous présenter notre fils Edgar... et, c'est précisément lui que nous venons vous demander de vouloir bien prendre sous votre protection...

M. VIMEREUX (Elle regarde presque craintivement « Notre fils Edgar », qui est un colosse) ... Sous ma protection?... (Elle rit) Mais ce jeune homme me semble très capable de se protéger lui-même?... M. MONTBARD. — Hélas!... Sans votre aide, Dieu sait ce que nous deviendrions!...

M. MONTBARD. — Vous êtes notre seul espoir... Sans vous, notre fils Edgar va être obligé de partir... M. VIMEREUX (qui cherche à saisir le fil). — Mais je ne comprends pas... Partir pour où?... M. MONTBARD. — Pour le front!... (Elle éclate en sanglots. M. Montbard se mouche bruyamment. M. Vimereux se tourne alors vers « Notre fils Edgar » qui ne bronche pas.)

M. VIMEREUX (étonné). — Mais, Monsieur, est-ce que vous n'y êtes pas... au front?... NOTRE FILS EDGAR (Vingt-cinq ans. Un mètre quatre-vingts, bâti en force. Admirablement proportionné. Les épaules larges, la taille svelte. On devine — en regardant ses parents — qu'il s'allourdira peut-être, mais, pour l'instant, il est bien en forme, alerte et décaplé. D'aspect très sportif. Figure régulière, mais peu sympathique et pas jeune. La bouche fléchit aux coins, et l'on rencontre difficilement le regard des très beaux yeux aux cils en pincesaux). — Mais non, Madame... (Avec simplicité) Jusqu'ici, j'ai pu y couper... Mais, cette fois, je vais partir irrévocablement... si l'on ne me tend pas une main secourable...

M. VIMEREUX (saisie). — Ah!... (Elle regarde avec stupeur « Notre fils Edgar »). M. MONTBARD (qui tamponne ses yeux avec la petite boule trempée qu'est devenue son mouchoir). — Alors... comme on nous a dit que vous connaissiez intimement le ministre de la Guerre...

M. VIMEREUX (embêtée). — On a exagéré... M. MONTBARD. — Les Desmarests de Saint-Gond affirment que vous aimez beaucoup sa femme et lui... M. VIMEREUX (ahurie). — Qu'est-ce qu'ils en savent?... M. MONTBARD (désolée). — Alors, ça n'est pas vrai... Vous n'aimez pas le Ministre et sa femme?... M. VIMEREUX (qui ne sait pas mentir, même quand ça lui serait commode). — Si... Je ne les vois jamais, parce que la vie nous sépare, mais je les aime beaucoup...

M. MONTBARD. — Eh bien, dans ce cas, un mot de vous au ministre suffira pour empêcher notre fils Edgar de partir... M. VIMEREUX. — Mais... d'abord, un mot de moi n'empêchera rien du tout... Ensuite, on ne lui dit pas comme ça un mot, au Ministre... Et enfin son rôle n'est pas d'emb... (Elle s'arrête.)

M. MONTBARD (inconsciente). — De quoi?... M. VIMEREUX (qui veut rester polie). — Rien... je ne sais plus ce que je voulais dire... M. MONTBARD. — C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre... Notre fils Edgar a reçu l'ordre de rejoindre immédiatement son corps... (Un silence) Vous êtes étonnée de le voir encore là... C'est parce qu'il s'est fait porter malade... (Mouvement de Mme Vimereux) Pour une fois, ça peut passer... Mais il ne tarderait pas recommencer...

M. VIMEREUX (écaurée). — Non... je crois qu'il ne tarderait pas... M. MONTBARD. — Et c'est pourquoi nous mettons en vous tout notre espoir... M. MONTBARD. — Nous comptons absolument sur votre bonté pour arranger cette question... car c'est une question de vie ou de mort...

M. VIMEREUX. — C'est le cas de le dire!... (Elle rit.) M. MONTBARD. — Vous ne ririez pas si vous étiez à notre place... Si vous aviez un fils qui dût aller sur le front, vous ne... M. VIMEREUX. — J'en ai trois... non pas qui doivent y aller, mais qui y sont... et cinq petits-fils... L'aîné de mes fils a cinquante-deux ans et le plus jeune de mes petits-enfants en a dix-sept depuis trois mois... Et tout ça roule joyeusement sa bosse sous le canon, je vous en répondrai...

M. MONTBARD (pointu). — Des goûts et des couleurs... M. VIMEREUX. — Evidemment!... M. MONTBARD. — Monsieur de Folligny aurait, j'en suis sûre, été plus heureux que nous... Il vous eût décidée...

M. VIMEREUX (abrutie). — Folligny!... Oh! la la!... C'est-à-dire que je me demande, moi qui le connais bien, comment il vous a laissé aller jusqu'au bout quand vous lui avez dit ça, Folligny?... M. MONTBARD. — Dit quoi?... M. VIMEREUX. — Que vous comptiez sur lui pour vous aider à faire embusquer monsieur votre fils... M. MONTBARD (de bonne foi). — Notre fils Edgar n'est pas un embusqué!...

M. VIMEREUX (interloquée). — Ah!... Au fait, non... Embusqué ne signifie rien de définitif... au contraire... On s'embusque pour surprendre un ennemi et lui tomber dessus à l'improviste... C'est incontestable que j'aurais dû dire... ou, mieux, cramponné... Eh bien, plus j'y pense, plus je m'étonne que Folligny ait accueilli avec mansuétude votre idée de faire de monsieur votre fils un cramponné...

NOTRE FILS EDGAR. — Monsieur de Folligny n'a pas su ce que mon père et ma mère attendaient de votre bonne grâce, Madame... On lui a simplement parlé de vous demander votre protection auprès du Ministre, et il n'a rien voulu savoir... Il nous a dit... « Vous expliquerez votre affaire vous-même »... M. VIMEREUX. — A la bonne heure!... Je me disais aussi...

M. MONTBARD. — Puisque vous ne voulez pas nous prêter votre appui, n'en parlons plus... M. VIMEREUX (polie). — C'est ça!... N'en parlons plus... (Curieuse) Mais, tout de même, il y a une chose que je voudrais vous demander?...

M. MONTBARD. — C'est?... M. VIMEREUX. — C'est que... vous qui semblez craindre beaucoup la casse pour Monsieur votre fils... M. MONTBARD. — Oui, certes!... Eh bien?... M. VIMEREUX. — Eh bien, vous n'avez pas peur que, après la guerre, il ne reçoive des gifles?... GYF.

THÉÂTRES

Après-midi de bienfaisance à l'Hôtel Biron. — C'est aujourd'hui, à 2 heures 1/2, que les portes de l'Hôtel Biron s'ouvriront toutes grandes au public. Le Tout-Paris de la charité, à qui Mme René Viviani a donné rendez-vous sous les beaux ombrages du parc de l'Hôtel abandonné depuis quelques années, revivra dans ce cadre unique de beauté et de calme les heures charmantes d'autrefois avec, en plus, la satisfaction que donne l'assurance de faire le bien.

Au programme prévu, tous nos meilleurs artistes, et au goûter musical organisé par l'Union des Arts : Mmes B. Pierson, C. Soré, Marie Leconte, Silvain, Roch, Devoyod, Roblique, Génat, Liffraud, Faber, Chenal, Y. Gall, Lapeyrette, Henriques, Zambelli, Barbier, Meunier, Charles, Bos, Delaux, G. Brama, Ganevard, Rolta, Gisèle de Charmoy, Lise Berty, G. Boissy, A. Clairville, M. L. Derval, Odette Carbyle, J. Saulier, Marcelle Lender, G. Darthy, Vera Serigne, M. Mathieu, Zepilli, Davelli, Charlotte Lysès, Marcel Casadesus, Marg. Derval, Veccart, A. Vally, Vix, Thérèse Dorny, G. Lormont, Nobya, Valère, Carrère, Marie Barmau, Caro-Lucas, MM. Silvain, de Max, Albers, Sacha Guitry, Florian, Grovlez, Fr. Casadesus, Raveau, Max Dearly, Büsser, Guyon fils, Allard, Dumény, Charles Lami, Franchell, Aveline, Fenoux, Félix Gandéra, Le Roy.

A la Malmaison. — La Malmaison pendant ses portes le 16 juillet, « l'Œuvre Fraternelle des Artistes » donnera son avant-dernier concert demain vendredi, à 3 h. 1/2, et le dernier mardi prochain 11 juillet. L'ouverture du chœur pendant cette dernière quinzaine est prolongée jusqu'à 6 heures.

A Nice. — Le Conservatoire de Nice, fondé et dirigé avec un admirable dévouement par Mme Adeline Ballet, premier prix du Conservatoire de Paris, vient, après six mois d'existence, d'affirmer sa vitalité par des concours excellents, dont voici les résultats : Classe de violon : 1^{er} mention : Mlle Sartori et M. Ricci; classe de chant : 1^{er} accessits : Mlle Houmlier, Grassi et Thibaut; classe de piano : 1^{er} accessits : Mlle Collat et Mathieu; classe de solfège, tragédie : 2^{es} prix, Mlle Barbier; comédie : 1^{er} accessit, Mlle Escorcher; 2^{es} accessits, Mmes Maquaire, Morin, Monteil et M. Hallive. Ajoutons que Mme Adeline Ballet dirige la classe de piano, M. Duertre, de l'Odéon, la classe de diction, Mme Schuck, Spinelli la classe de violon, Mme Bougarel-Baron et M. José Bastier la classe de chant.

JEUDI 6 JUILLET

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, Electre, les Femmes savantes. Même spectacle que le soir : Apollo, 2 h. 15; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30; Gymnase, 2 h. 45; Porte-Saint-Martin, 2 h. 15; Palais-Royal, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Variétés, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.) Gaumont-Palace. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.) Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.) Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.) Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.) Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le Père Lebonnard. Opéra-Comique. — A 7 h. 30, Manon. Athénée. — A 8 h. 30, L'Inde. (Dimanche, matinée.) Apollo. — A 8 h. 15, les Saltimbanques. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, M. Pata. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, le Château de la mort lente. (Matinée mercredi, à 2 h. 45.) Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue (dimanche, matinée). Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau (mardi, jeudi, samedi, dimanche; matinée dimanche). Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flambée (sauf lundi; matinée jeudi et dimanche). Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Veilleur de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); Ou allons-nous ce soir? (Mat. jeudi et dim.) Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre Echange. Trianon-Lyrique. — A 8 h., les Mousquetaires au couvent. Variétés. — A 8 heures, Mademoiselle Boy-Scout. Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-63). — A 8 h. 30 et à 9 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, les Noces sanglantes; l'Armée d'Orient. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 heures à 11 heures, spectacle permanent. Omnia-Palé. — Papu Hulin (Kraus); Néma roman d'aventures; Rigatin avance l'heure. Actualités militaires; les fusiliers marins, etc. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — La fugue de l'oncle Ignace; la Villa du mirage.

PETITE CORRESPONDANCE

Réponse à une abonnée. — Les prisonniers belges en Allemagne sont traités exactement de même que les prisonniers français. Ils ne peuvent recevoir de colis individuels de pain ou biseuit. Ils participent aux envois collectifs à raison de 2 kilos par semaine.

CINZANO
VERMOUTH

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



LES MAINS

Ce fut le soir de la première représentation de la *Glu*, à Monte-Carlo, que les gants disparurent, pour un temps, de la circulation. Il suffit pour cela que Mme Charles Max, pourtant si longue et si frêle, hypnotisât toute la salle en apparaissant, au bord de sa loge, dans une robe qui n'avait pas du tout de manches, laissant ainsi voir des bras et des mains qui n'avaient pas besoin de gants.

Et parce qu'elles sont légion les femmes qui n'ont pas des bras d'une ligne douteuse, la mode de les montrer sans gaine s'est longtemps maintenue, le soir. Mais à force de voir défiler, sous les mêmes lustres, les bras de Paris et d'Amérique, les bras de Province, les bras soyeux ou duvetés, les bras maternels et les bras des jeunes filles, les bras, tous les bras, les curiosités ont dû s'éteindre. Car, aujourd'hui, l'un des plus grands soucis d'une femme élégante est d'être bien gantée.

Et pour une fois la logique est d'accord avec la mode, les bagues de prix, même accumulées sur chaque doigt ne pouvant préserver que bien imparfaitement des rigueurs de la température. Or, quelque soin que vous apportiez à votre main, il faut d'abord qu'elle ait chaud pour être belle. De plus, un bras rond moulé dans une fine peau de Suède, sera toujours plus agréable à voir qu'un bras à la peau rouge et granulé de froid.

Mais la disparition momentanée des gants fut un bien, puisqu'elle généralisa l'usage, parfois un peu oublié, de se « faire les mains ». Car il n'est pas besoin, ainsi que le prétendait le duc de Montpensier, de trois siècles d'oisiveté pour acquérir des doigts fuselés et cette perfection de formes qui caractérisent les mains aristocratiques.

Mme Félix-Faure Goyau, la fille de l'ancien président de la République, avait les plus jolies mains de Paris. Elle en était très légitimement fière, et lorsqu'elle s'asseyait dans un salon, son geste favori consistait à croiser, autour de ses genoux, ses mains diaphanes et harmonieuses. Pourtant — et ce n'est nullement faire injure à la mémoire de l'ancien président que de le rappeler — ses aïeux et lui-même s'étaient enrichis dans l'industrie de la tannerie.

Donc, que cet exemple vous rassure et vous encourage à chères lectrices d'Excelsior qui rêvez d'avoir des mains de reine.



Une main de femme élégante doit pouvoir à toute réquisition être tendue pour le baiser : aussi la faut-il blanche, fine, fraîche, satinée et parfumée à souhait.

La glycérine et le citron sont les deux facteurs indispensables à la beauté d'une main. L'eau très chaude en est la troisième. Quand les mains, bien lavées dans de l'eau savonneuse et presque brûlante ont été essuyées, massez-les en vous servant alternativement du citron et de la glycérine. Séchez avec un nuage de poudre et mettez bien vite vos gants, si vous sortez.

Les soins des ongles sont plus minutieux à donner et le concours de la manucure est parfois indispensable. La forme des ongles peut varier, selon les désirs de leur propriétaire et suivant aussi la conformation des doigts. La plus élégante est la forme légèrement allongée en griffe, aux côtés bien dégagés. La peau, autour de l'ongle, doit s'élever exactement en demi-lune. Surtout, il ne faut jamais repousser cette peau avec un instrument tranchant. Il rase l'ongle et risque de blesser.

Les premières fois qu'on se fait les ongles, on a quelque peine à dégager cette demi-lune : il ne faut pas user de violence et la patience est de rigueur. Chaque matin on enduit la racine de l'ongle et les petites peaux qui la recouvrent de glycérine ou d'huile d'olives ou de cold-cream et l'on repousse lentement l'épiderme. Au bout de quelques jours le croissant apparaît.

Régulièrement il vaut mieux limer ses ongles que les couper. Ceci fait, on les passe à l'eau oxygénée qui les blanchit et enlève les taches. Puis un peu de poudre spéciale appliquée sur le polissoir les fera briller. Ensuite, à l'aide d'un pinceau trempé dans du rouge, on devra les colorer très légèrement, en évitant de marquer la peau et la ligne du bout des ongles qui doit rester blanche. Cette blancheur s'obtient avec certaines pâtes que l'on place à l'intérieur de l'ongle. Pour finir, un nouveau coup de polissoir.

Pour les doigts un peu gros du bout et qu'on souhaiterait voir terminés en fuseaux, il existe de petits instruments qui font pression et qu'on doit garder toute la nuit. Mais leur emploi ne va pas, sans doute, sans quelque désagrément, et le résultat qu'on en obtient n'est pas durable. On arrive au même, paraît-il, c'est-à-dire à un résultat modeste, en trempant le bout des doigts dans du collodium.



Malgré tous ces soins, vos mains ne deviendront peut-être pas parfaites, mais leurs défauts seront au moins très atténués et elles garderont cette allure soignée qui dénote les goûts raffinés d'une femme. Puis, des mains sans beauté peuvent avoir, tout comme un visage, une physionomie spirituelle et attrayante : des gestes gracieux, légers, rapides sont, si j'ose dire, les qualités morales de la main.

Maintenant il y a des exercices, tel celui du piano, qui élargissent le bout des doigts et leur donnent une forme carrée assez disgracieuse. Naturellement, on ne peut supprimer l'effet sans supprimer la cause, et c'est aux jeunes filles à faire un choix entre le plaisir d'avoir de jolis doigts et celui d'être une virtuose. Pour ma part, je ne leur conseillerai jamais ce dernier sacrifice, car il est juste qu'il y ait autant de joie sur la terre pour les artistes que pour les manucures.

Madeline de R...

Correspondance

Amabilité, Rambouillet, 31. — Malgré toutes mes recherches, je ne trouve aucun traité concernant le raphia. Je sais qu'on peut s'en servir pour faire des pantalons, des paniers, des tapis, mais j'ignore la pratique. Tous mes plus sincères regrets.

Jeune, — Employez la crème de Mme Rambaud, qui ne rassoit pas avec sa poudre sans bismuth, 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Ennui, Nice. — Les points noirs ne disparaissent pas du jour au lendemain. Il faut de la patience et il faut appliquer l'eau oxygénée très délicatement avec un bout d'allumette sur chaque point. Si votre peau s'irrite, coupez l'eau oxygénée d'un peu d'eau de rose.

Mme Charles V. — Notre article de ce jour répond à toutes vos questions.

Mme Madeleine de R. répondra à toutes les questions remises qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.



Modes et Chiffons

Une quinzaine encore et Paris sera déserté par toutes celles que ne retiennent pas ici un devoir, une obligation ou simplement... une préférence (on est si bien chez soi!...)

Beaucoup d'entre nous se disposent pourtant à passer l'été à Paris ou aux environs. Les unes ont une ambulance, une crèche, un ouvrier qu'elle ne saurait quitter pour bien longtemps; les autres attendent depuis des semaines et des semaines un permissionnaire et n'osent faire, à cause de cette permission tant escomptée, ni déplacements ni projets. On continue donc à voir les mêmes visages dans tous les endroits habituels et à apercevoir les mêmes silhouettes aux théâtres, aux concerts de charité, aux expositions, etc., etc.

Le Bois, le matin, reste toujours très animé; mais avec les jours chauds on délaisse l'avenue du Bois où le soleil est un peu indiscret pour le sentier de la Vertu, plus ombragé et plus frais; on n'aperçoit point une grande variété de toilettes, car toutes les femmes sont en uniforme : robes, tailleurs ou manteaux de tricot. Certaines robes sans taille, montées à grosses fronces, comme les jupes bretonnes, font une silhouette droite et jeune, assez jolie; mais il faut être avertie pour ne pas s'étonner des effets de balayuse d'une autre teinte qui se laissent apercevoir sous la jupe. Il semble que le jupon que nous avons délaissé pendant plusieurs saisons veuille ainsi absolument se montrer sous la jupe : simple apparence, du reste, car cet effet ne s'obtient pas avec le véritable jupon, mais avec un faux ourlet fixé à la jupe. Même indiscretion du jupon encore sous la blouse, car beaucoup de ces mousses enroulements de mousseline, de voile ou de tulle se prolongent en bretelles ou en demi-corset sur le buste. Ceci fait, en somme, un dessous de blouse moins « lingerie » que le cache-corset et qui se pose sur ce dernier.

Pour en revenir aux robes de tricot, disons que les plus nouvelles sont volontiers de deux tons : amadou et bleu, taupe et eyelamen, prunelle et sable — la jupe de la teinte la plus foncée, et la blouse russe, sans revers ni col, de la teinte claire, et brodée de soie et de fils de métal assortis à la teinte de la jupe. Ceci nous change un peu de ce costume de tricot qui a l'air d'une veste de tennis que nous portons depuis un an.

À l'heure du goûter, on s'échappe volontiers vers les horizons verdoyants. A Versailles, à Saint-Cloud, au Bois de Boulogne ou aux Champs-Élysées, on glisse autour des petites tables fleuries de jolies robes légères. Porterons-nous, la prochaine saison, des robes style 1885 ou style Empire? C'est ce qu'on se demande encore dans les maisons de couture. Pour le moment, nous sommes toujours au 1830; les petites jupes cloches sont élargies et maintenues par des bandes de... paille. C'est la dernière refuge de ces galons brillants et légers qui servaient autrefois à faire des chapeaux d'été. Ceux d'aujourd'hui sont seulement en velours et en feutre garnis de fourrure. J'ai l'air de radoter un peu parce que je reviens encore à ce sujet. Mais, vraiment, alors que les toilettes d'été sont plus jolies, plus seyantes, plus agréables à porter et plus économiques que celles d'hiver, pourquoi nous entêter à nous habiller en « hiver » dix mois sur douze? C'est vraiment ridicule d'avoir un béret de velours quand il fait chaud!... Combien plus de saison ces bonnets caennais tout en tulle et dentelle, extrêmement légers, qu'arborescent actuellement à la campagne certaines femmes. Les coiffes de toutes les provinces pourraient également être interprétées ainsi; ça peut-être fort amusant en voyage d'en rechercher les éléments et même d'essayer de les faire soi-même. Les chapeaux très hauts nous ramènent la vogue des grandes capelines Lamballe à fonds bérêts; en velours elles font très « portrait »; mais en dentelle de crin elles sont bien agréables à porter et tout aussi jolies!...

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Mic. — Mettez une robe de foulard, de crépon de soie ou de crêpe de Chine, si vous n'aimez pas les taffetas. Avec le tailleur, des bottines; avec les robes légères, des souliers à barrettes, à boucles ou des escarpins.

Maman de Pomm. — Mettez à votre fils des sandales de daim blanc, mais au jardin ou à la mer seulement. Il ne me semble pas nécessaire de le faire patauger dans la boue ou se salir dans la poussière de Paris ainsi chaussé.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Les pages de Madame



1. Robe de voile mauve soutaché, garnie de rubans « évêque »; toque violette. — 2. Tailleur de taffetas noir garni de paille; chapeau de velours. — 3. Robe de mousseline citron avec fichu en tissu pareil. — 4. Bonnet de tulle brodé et ruban bleu. — 5. Cloche de dentelle de crin et velours tête de nègre. — 6. Robe d'organdi rose ourlé d'organdi bleu, capeline rose. — 7. Robe de mousseline imprimée avec corselet de velours noir. Béret de velours. — 8. Robe de taffetas puce; Chapeau et voile assortis.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 5 juillet 1916

Beaucoup de monde à notre Bourse, où les cours sont débattus sans affaires au début ; elles ne s'engageront que dans la soirée. La tendance est plutôt ferme sur tous les grains. *Mé.* 31 fr.

Sucres. — La répartition des courtiers n'a donné que 33 0/0 des demandes : stock à Paris 26.121 sacs contre 275.000 en 1915. Il n'a été établi aucune cote officielle. Les Beufres frais, toujours recherchés, se maintiennent ; les ordinaires sont délaissés malgré les concessions acceptées par les vendeurs.

Les Œufs marocains arrivent ; ils se vendent de 30 à 40 fr., moins cher au mille que les œufs français.

Cassis vendu 30 à 35 fr., les 100 kilos ; Groselles à grappes, de 45 à 50 fr.

Les Pommes de terre ont maintenu leurs prix jusqu'ici. Par suite de l'importance des besoins de la consommation sur les fronts, les arrivages sur Paris sont peu abondants. La récolte s'avance dans nos environs ; l'arrachage sera plus actif la semaine prochaine et la baisse est à prévoir. Les Saint-Malo ont déchi de 35 à 25 fr., et même à 24 fr.

Aux Halles de Paris, les cours sont les suivants : Paris, 30 à 32 fr. ; Normandie, 24 à 27 fr. ; Espagne, 25 à 27 fr. ; rouges Espagne, 28 à 40 fr. les 100 kilos.

Le gouvernement espagnol vient de prohiber l'exportation, et cette mesure exercera peut-être une influence sur les prix dans le Midi et le Centre, où cette provenance obtenait la préférence des acheteurs. A Marseille, on cotait : Institut de Beauvais, 22 fr. logés départ Cerbère ; Lyon cotait 25 à 50 cent. de plus. La saucisse d'Espagne valait 27 à 28 fr., alors que les autres qualités et provenances n'obtenaient que 22 à 24 fr.

Au marché de la Villette, l'importance des arrivages a fait baisser les prix du gros bétail de 8 à 10 fr. : ceux des Veaux, de 20 fr. et ceux des Moutons, de 15 à 20 fr. par 100 kilos. Les Porcs restaient sans changement. Prix extrêmes cotés au poids vif : Bœufs, 0,96 à 1,72 ; Vaches, 0,92 à 1,74 ; Taureaux, 1 fr. à 1,57 ; Veaux, 0,83 à 1,92 ; Moutons, 1 fr. à 1,87 ; Porcs, 2,07 à 2,53. Viande nette : Bœufs, 1,92 à 2,88 ; Vaches, 1,81 à 2,90 ; Taureaux, 2 fr. à 2,62 ; Veaux, 1,66 à 3,20 ; Moutons, 2,10 à 3,00 ; Porcs, 2,90 à 3,70.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 99, liv. 3 mois 97 ; électrolytique 130 ; étain, comptant 170 1/2, liv. 3 mois 171 ; plomb anglais, 29 ; zinc, compt. 36 ; argent, l'once 91 gr. 1.035, 90 d. 3/4.

La Bourse de Paris
DU MERCREDI 5 JUILLET

L'animation a été moins marquée aujourd'hui et le groupe de nos rentes elles-mêmes, bien que demeurant très soutenues, a enregistré des progrès plus modestes : le 3 0/0 passe de 63 à 63,10 ; le 5 0/0 de 82,50 à 82,60. Calme complet au compartiment des emprunts étrangers. Rentes s'ont tenues, mais peu actives : la Banque de France s'établit au cours rond de 5.000 fr. Aux Chemins de fer, l'Est cote 884 : des réalisations sur les lignes espagnoles laissent le Nord-Espagne et la Saragosse respectivement à 450. Cuprifères faibles sous l'influence de la statistique du métal révélant une augmentation des stocks : le Rio perd 10 points à 1.750. En cotations, reprise appréciable des industrielles russes : la Malizoff progresse de 600 à 623 ; la Toulka de 1.076 à 1.092. Par ailleurs, la De Beers fait 347 ; East Rand 21,75.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,12 1/2 ; Suisse, 411 1/2 ; Amsterdam, 214 1/2 ; Petrograd, 183 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 93 ; Barcelone, 800.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

CRÉDIT LYONNAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital entièrement versé :

DEUX CENT CINQUANTE MILLIONS

Bilan au 31 mai 1916

Nota. — Les communications étant interrompues avec quelques-unes de nos agences, nous avons dû, en ce qui les concerne, faire état des écritures passées à la date de la dernière situation qui nous est parvenue.

ACTIF

Espèces en caisse et d. les banques. Fr.	672.841.956,72
Portef. et Bons de la Défense Nation.	1.103.340.161,53
Avances sur garanties et Reports.	231.066.792,01
Comptes courants.	364.488.708,40
Opérations de Change à Terme garanti.	47.790.000,00
Portef. titres (Act., Bons, Oblig., Rentes)	9.177.817,16
Comptes d'ordre et divers.	25.125.041,81
Immeubles.	35.000.000,00

Fr. 2.488.910.199,66

PASSIF

Dépôts et Bons à vue.	Fr. 698.190.598,94
Comptes courants.	1.143.539.217,71
Comptes exigibles après encaissement.	91.030.696,49
Opérations de Change à Terme garanti.	47.790.000,00
Acceptations.	47.422.144,94
Bons à échéance.	19.808.293,01
Comptes d'ordre et divers.	44.757.536,01
Dividende de l'Exercice 1915 (Solde).	8.750.000,00
Solde du compte "Profits et Pertes des Exercices antérieurs."	22.652.012,56
Réserves diverses.	175.000.000,00
Capital entièrement versé.	250.000.000,00

Fr. 2.488.910.199,66

Certifié conforme aux écritures :

Le Président du Conseil d'Administration,

E. BETHENOD.

L'Administrateur délégué à la Direction Générale,

EDM. FABRE-LUCE.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

Laboratoires FIEVET, 52, r. Réaumur

anciennes La boîte 5 fr. c. mand



Le moyen d'avoir
un meilleur appartement ?

Faites une PETITE ANNONCE
dans EXCELSIOR.

FENILLETON D'EXCELSIOR DU 6 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XV

Deutschland über Alles

Jean, en levant les yeux au ciel, approuva :

— Tout est là !... Pour vous comme pour moi... n'est-ce pas ?

Sur un ton dont la solennité inquiéta subitement Jean, Widorski laissa tomber de ses lèvres frémis-

santes :

— Quant à moi, ton mariage avec Edith passe au second plan... pour le moment du moins...

Une crainte vague, mais tout de suite obsédante, harcela Jean...

Il interrogea d'une voix mal assurée :

— Qu'entendez-vous par là ?

Sans répondre directement à la question que venait de lui poser son fils, Widorski déclara, pesant ses mots :

— La cause de la nation allemande avant tout ! Jean dévisagea son père.

La foudre tombant à ses pieds ne l'aurait pas laissé plus stupéfié, anéanti...

Ce fut bien pis encore lorsqu'il entendit son père ajouter en s'inclinant profondément du côté de l'Orient :

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Deutschland über Alles !

Jean, suffoqué d'étonnement, fit un pas en arrière. Il n'ignorait point ses origines allemandes, mais il n'avait jamais surpris son père à parler de sa lointaine patrie en ces termes, avec une pareille émotion dans la voix.

Ils étaient Américains depuis trois générations... Et son père parlait de l'Allemagne comme un Boche de naissance.

Allons, il avait mal compris, mal interprété la pensée paternelle.

Aussi risqua-t-il timidement :

— La cause de l'Allemagne ne saurait nous intéresser... Nous sommes Américains avant tout !

Avec un sourire de fauve qui découvrit ses dents de loup, longues et pointues comme des dards, Widorski laissa entendre d'une voix cavernueuse :

— Toi, peut-être *Master Dollar*, comme t'ont surnommé certains de tes compagnons de bar...

MOI PAS !...

Jean fit un autre pas en arrière.

Marchant sur lui, Widorski poursuivit :

— Le sang de Brandebourg coule toujours en mes veines !... Un fils d'Allemand n'a jamais qu'une patrie : celle de ses pères... serait-il Américain depuis dix générations !... Et tu dois être aussi fils d'Allemand avant tout !...

C'était presque une menace que contenaient ces derniers mots.

Une menace ?... Pis peut-être : un ultimatum.

Jean se sentit pâlir.

Il murmura à part lui :

— Diab ! il va falloir jouer serré... Je me m'attendais guère à ce coup-là !

Avec un geste suprêmement autoritaire, Widorski ordonna :

— Assieds-toi !...

Jean se laissa tomber dans un fauteuil, fauché par la stupeur que venait de lui causer son père.

Widorski, lui, fit quelques pas de long en large à travers l'immense pièce

Se plantant, se carrant soudainement devant son fils, il dit :

— Il ne me plait pas que tu aimes Edith Argirh... L'aimant, tu pourrais contrecarrer certains de mes projets et tu n'en as pas le devoir... Edith Argirh est de souche anglaise... L'Angleterre est en guerre avec l'Allemagne, notre seule, notre véritable patrie... Un bon Allemand ne saurait aimer une Anglaise... Tu ne dois entrer dans cette famille de traitres qu'avec l'intention bien arrêtée de venger ceux de tes frères déjà tombés sous les balles des maudits fils d'Albion !...

Jean, qui avait retrouvé tout son sang-froid, toute sa présence d'esprit, se souvint du peu que lui avait dit Jack concernant les louches relations de son père avec cette fameuse bande de Boches, et persifla :

— Suis-je assez léger !... Je me croyais Américain !

— Notre naturalisation n'est qu'un masque !... Je ne te l'avais jamais dit... Tu le sais, maintenant !...

En paraissant interroger ses souvenirs, Jean s'écria :

— Je suis Allemand !... C'est donc cela que depuis que j'ai sauvé miss Edith, depuis, surtout que vous avez à peu près réussi à obtenir sa main pour moi, je me sens partagé à son égard entre deux sentiments très nettement ressentis : l'amour et la haine... Oui, je dis bien : la haine !...

Il m'arrive lorsque je suis en face d'elle de me sentir prêt à faire n'importe quelle folie, n'importe quelle sottise pour lui prouver mon amour et mériter le sien... Et puis, tout à coup, quand elle me sourit... quand elle se livre un peu, malgré moi, je grince des dents comme un fauve à l'instant où il va se jeter sur sa proie... Je la dévore du regard... je la couve du feu de mes prunelles !...

Et, jouant à merveille la comédie de l'enthousiasme, Jean ajouta :

— Ah ! mon père, quelle révélation !... Ainsi



Amateurs de bon café

préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notes explicatives gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 8 fr. 95.
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Alsace, LYON

Faites VOUS-MÊMES vos CONSERVES

simple, économique, conservation indéfinie.
Envoi gratis du livre de recettes
BOUCHAGE PNEUMATIQUE, 138, rue St-Honoré, Paris.



CHEVEUX ET BARBE REPOUSSERONT
Pellicules et démangeaisons supprimées par la
LOTION CAPILLAIRE INDOA
Flacon 4 fr.; par poste, 4 fr. 60
SERVIEUX, 60, rue Réaumur, PARIS

CESSEZ de vous BOURRER l'ESTOMAC de DROGUES

Neutralisez la dangereuse acidité par

La "MAGNÉSIE BISMURÉE"

(Marque Déposée.)



En comprimés
25 et 35
le flacon.

Se droguer par la voie stomacale est dangereux. Les drogues abaissent les nerfs et les rendent insensibles à la douleur. Mais la douleur a son utilité, c'est par elle que la Nature nous indique que quelque chose est dérangé dans l'organisme humain. Quand la défecation est corrigée la douleur disparaît. C'est ainsi que des souffrances après les repas, brûlures d'estomac, flatulences, etc., indiquent non pas que l'estomac est malade mais qu'il est troublé par une acidité excessive. L'acidité irrite et enflamme les muqueuses si délicates de l'estomac et provoque la souffrance. Il est évidemment de la plus haute importance que la cause soit abolie et pour obtenir ce résultat il vous suffira de demander chez votre pharmacien de la véritable "Magnésie Bismurée". Vous en prendrez une demi-cuillerée à café dans un peu d'eau immédiatement

après le repas. Il n'en faut pas plus pour neutraliser instantanément l'acidité malfaisante de votre estomac et de prévenir toute crainte de fermentations alimentaires. Les drogues n'ont pas raison de cette acidité, elles n'arrivent qu'à atténuer les symptômes et à donner une fausse sensation de sécurité. C'est pourquoi ceux qui se lient aux drogues se portent de plus en plus mal jusqu'à ce que leur estomac lui-même soit atteint.



En poudre
25 et 35
le flacon.

La marque de la "Magnésie Bismurée" a été déposée comme marque de garantie de l'authenticité de la préparation et pour votre propre garantie, insistez pour voir cette marque sur l'étiquette. La véritable "Magnésie Bismurée" se trouve chez tous les Pharmaciens, en poudre à 2 fr. 50 et 4 fr. 50 le flacon et en comprimés à 2 fr. et 3 fr. 50.

Mel préparer : A. W. B. SCOTT, pharmacien-droguiste, 38, rue du Mont-Thabor, Paris.

Pour Maigrir

PILULES GALTON, le meilleur amaigrissant

COMPOSITION EXCLUSIVEMENT VÉGÉTALE. — PAS D'ODEUR NI DE DÉRIVÉS IODES.

Réduction des Hanches, du Ventre, du Double-menton. — Disparition de la graisse superflue. Le flacon avec instructions 5.25 (contre remboursement 5.50). J. RATIE, phén, 45, Rue de l'Échiquier, Paris.



TOUTE FEMME

doit connaître la merveilleuse
Seringue à l'inspiration **MARVEL**
à injection et à aspiration pour
la minceur intime.

Recommandée par les médecins dans
tous les pays depuis 25 ans.

Brochure illustrée donnant les
instructions envoyée gratis sous pli cacheté.

MARVEL, Service L. 20, rue Godot-de-Mauroy, PARIS.

BRACELETS - MONTRES



Verres incassables
Acier ou nickel... 46 fr.
Heures et aiguilles inimitables 49 »
Réparés en second et réglés.
Garantie 10 ans. Franco de mandat.
A. MEYLAN, 29, rue d'Alsace, Paris.

LE RETOUR d'AGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du **RETOUR D'AGE**. Les symptômes sont bien connus.

C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étire la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE - Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit à des intervalles réguliers, faire usage de la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc.

Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Fibromes, Névroses, Cancer, Migraines, Phlébites, Hémorragies, etc., toutes qu'en employant la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, la femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

La Boîte 4 fr., dans toutes Pharmacies; 4 fr. 60 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 12 francs adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 293

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Location des places dans certains express. — A l'époque où le mouvement des voyageurs va croissant de jour en jour avec l'approche des vacances, la Compagnie d'Orléans croit devoir rappeler au public l'organisation de son service de tickets « Garde-Places » en 1^{re} et en 2^e classes, dans la plupart des trains express au départ de Paris-Quai d'Orsay et à destination notamment de :

Tours, Nantes et la Côte-Sud de Bretagne, Bordeaux, la Côte d'Argent, les Pyrénées et la frontière d'Espagne, Limoges, Toulouse, Agen, Bourges, Montluçon, La Bourboule, le Mont-Dore, Aurillac, Vichy-sur-Cère, Le Lioran, etc.

Prix de la location à l'avance quelle que soit la classe : 1 franc par place avec maximum de 3 francs pour la location aux membres d'une seule famille ou d'une même société des places d'un même compartiment.

Pour cette location, les voyageurs peuvent s'adresser : à la gare de Paris-Quai d'Orsay, à l'Agence Orléans-Midi, 16, boulevard des Capucines, au bureau de ville, 8, rue de Condé, Paris.

tout à l'heure, je croyais aimer Edith... Oui, quand je l'ai aperçue, l'espace d'une seconde, se promenant, seule, dans ce délicieux coin de parc qu'elle affectionne... — Car il faut vous dire que lorsque je suis pris d'une crise amoureuse je m'en vais, comme le dernier des écuyers, me poster à un endroit de la grille de la villa d'Argirh... Là, tout vibrant, me dissimulant derrière un rideau de verdure, j'aspire le passage de cette Anglaise... Mes vœux se régalaient de son harmonieuse apparition... Et lorsqu'elle a disparu dans la demi-nuit des allées, je m'en vais, content...

« Mais, à peine ai-je quitté mon observatoire que la rage, une rage folle, me monte du cœur à l'âme... »

« Je me souviens de certains coups d'œil... Je me rappelle certains haut-le-cœur qui me prouvent aisément que j'aspire plutôt de la répugnance à cette fille d'Anglais... moi, fils d'Allemands... »

« Et je voudrais alors la tenir, l'étouffer, dans mes bras puissants... »

Pour un peu, Wierski, en entendant cette confession, aurait battu des mains.

Cependant, il se contentait :

« Baine de cage, mon fils... Moi-même, avant que débâtât cette horrible guerre que les Alliés ont déclenchée sur l'Allemagne et sa sœur de souffrance, la grande, la noble Autriche, je ne parvenais pas à m'expliquer nettement pourquoi je ne pouvais vivre une heure sans rêver la ruine, l'anéantissement de la puissance d'Argirh... Car enfin, il ne m'a rien fait... Son père a été le bienfaiteur du mien... J'aurais dû l'aimer... Eh bien! non, je le hais... Je le hais depuis toujours, d'instinct, terriblement... La race... C'est le sang de mes ancêtres qui parlait... C'est leur haine qui, à mon insu, armait mon bras!... comme elle va permettre à ma main de frapper... de frapper sûr... »

— Je frapperai avec vous, mon père... jura Jean, les poings serrés, l'œil injecté de sang.

« Je frapperai avec vous, c'est dans mes cordes... La hache, j'aime cela... »

Désignant l'horizon d'un grand geste théâtral, Wierski poursuivit :

— La guerre à coups de canon est là-bas... Ici, ce sera la guerre aussi, et des demain... mais à coups de dollars... Et, cette fois, la victoire sera pour moi... Et s'il faut aussi répandre le sang... »

— Nous le répèderons! s'exclama Jean, jouant à merveille le rôle qu'il s'était imposé depuis quelques instants...

Wierski se précipita vers son fils, l'embrassa avec enthousiasme, peut-être pour la première fois.

Jean, en sentant ce baiser souiller ses chairs pétrifiées, crut qu'il allait défaillir.

Ce baiser lui fit mal comme une morsure.

Il dut faire un suprême effort de volonté pour ne pas repousser brutalement le Boche... et le confondre et le museler...

Heureusement, il parvint à se contenir, et tant mieux, car il aurait été vaincu.

Il parvint même à sourire...

Et ce sourire s'épanouit encore sur ses lèvres frémissantes lorsqu'il questionna :

— Eh bien, mon père, ne croyez-vous pas qu'en tant que fils d'Allemand, je peux vous faire revenir sur cette idée que vous aviez de moi : que je n'étais qu'un « bon-à-rien »... et qu'un « mangeur d'or » ?

— Oui, Jean... mais à une condition...

— Parlez mon père... elle est acceptée d'avance...

— C'est que tu ne permets jamais à ton cœur de nous trahir...

— Vives et dormez en paix... Je suis un autre homme... Vous venez de me convertir... En quelques secondes vous avez fait de moi un de ces hommes, un de ces guerriers d'outre-Rhin que

j'admire depuis le début des hostilités pour leur calme bravoure, leur abnégation, leur mille envers le Kaiser, ces héros des plus nobles, des plus pures légendes allemandes toutes parfumées d'amours enastres et de grandes et sanglantes épopées...

Et Jean appuya avec intention sur ces mots qu'il laissa tomber lentement de ses lèvres exsangues et brûlées par le feu de la fièvre de généreuse colère qui le dévorait...

Wierski s'empara fébrilement des mains de son fils, les serra au point de les lui briser à demi dans l'étau de sa poigne d'hercule et déclara :

— Allons, je suis un peu plus content de toi... Des demain nous parlerons sérieusement...

— Pourquoi pas ce soir-même ?

Wierski consulta sa montre et répondit :

— Non, pas ce soir... J'ai un rendez-vous urgent... Et je suis déjà en retard...

Wierski passa son bras autour des épaules de son fils et, en le couvant du regard, d'un regard où brillait une flamme de tendresse conventionnelle, il le poussa vers la porte...

Lorsque Jean eut franchi le seuil du cabinet de travail de son père, celui-ci, le regard rivé sur la porte par laquelle venait de disparaître son fils, machinalement, les prunelles brûlées par la flamme d'un mauvais regard tout de soupçon et de cruauté :

— Est-il sincère ?... Qui, je le crois... Et cependant, il Vienne... Pour elle, il craint ma colère... S'il l'épousait, la ruinerait-il ?...

Wierski passa lentement sa sarre d'oiseau de proie sur son front barré d'une ride profonde...

Et, tout à coup, son visage s'éclaira d'un sourire de triomphe :

(A suivre.)

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

A l'exemple de Tommy

La plus jeune quêteuse de guerre



Avant la guerre, cette brave paysanne du Nord n'avait encore fumé que de rares cigarettes de caporal. Mais les soldats anglais n'ont pas tardé à l'initier aux douceurs de la... pipe.



Une jeune Anglaise, miss Jane Jackson, de Burnley, a, en douze mois, recueilli, penny par penny, dans la rue, une somme de onze cents livres sterling.

UNE AMBULANCE EN PLEIN AIR



Le traitement en plein air ne convient pas uniquement aux anémiques, tuberculeux et autres malades de sanatoria. Cette méthode thérapeutique trouve en guerre une excellente application pour les soins à donner à certains blessés qui s'en trouvent très heureusement et rapidement améliorés. Elle est usitée à l'arrière du front, le plus souvent dans des sites forestiers, milieux éminemment propices à ces sortes de cures.

(O cliché Section photographique de l'armée.)